

[613]

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.

# Livre cinquième

## LA CIVILISATION JUIVE

[Retour à la table des matières](#)

[613]

**LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.**

**LIVRE CINQUIÈME  
LA CIVILISATION JUIVE**

**Chapitre 1**

---

**Le milieu, la race  
et l'histoire**

**§ 1er. PART DES JUIFS DANS L'HISTOIRE  
DE LA CIVILISATION**

Les Juifs n'ont possédé ni arts, ni sciences, ni industrie, ni rien de ce qui constitue une civilisation. Ils n'ont jamais apporté la plus faible contribution à l'édification des connaissances humaines. Jamais ils ne dépassèrent cet état de demi-barbarie des peuples qui n'ont pas d'histoire. S'ils finirent par posséder des villes, c'est que les conditions de l'existence, au milieu de voisins arrivés à un degré d'évolution supérieur, leur en faisaient une nécessité ; mais, leurs villes, leurs temples, leurs palais, les Juifs étaient profondément incapables de les élever eux-mêmes ; et, au temps de leur plus grande puissance, sous le règne de Salomon, c'est de l'étranger qu'ils furent obligés de faire venir les architectes, les ouvriers, les artistes dont nul émule n'existait alors au sein d'Israël.

Et pourtant cette obscure petite tribu de Sémites, dont le développement intellectuel fut si faible, joua, par les religions issues de ses

croyances, un rôle, tellement capital dans l'histoire du monde, qu'il est impossible de ne pas s'occuper d'elle dans une histoire des civilisations. L'étude de ses luttes intestines, des divagations de ses prophètes, des généalogies obscures de ses rois, forme, chez tous les peuples de l'Europe, une partie fondamentale de l'éducation ; [614] et, alors qu'un homme lettré moderne pourra ignorer complètement l'histoire des splendides civilisations qui fleurirent sur le sol de l'Inde, il n'oserait confesser qu'il ignore les exploits de Samson ou les aventures de Jonas avalé par une baleine.

Ce rôle considérable joué par la pensée juive dans l'histoire de l'Europe civilisée depuis près de vingt siècles, semblera sans doute un problème des plus intéressants aux écrivains de l'avenir. Lorsque, dans quelques milliers d'années, nos civilisations auront été rejointes dans le gouffre du passé celles qui les ont précédées,



[Fig. 379.](#) Arabe de la Palestine et sa fille. D'après une photographie.

[615]

que nos arts, nos littératures, nos croyances, ne seront plus que des souvenirs, et que l'on nous étudiera comme nous étudions aujourd'hui les Égyptiens et les Assyriens, c'est-à-dire avec le calme philosophique qui seul permet de comprendre les événements historiques, et par suite de les expliquer, l'historien considérera sans doute comme un phénomène remarquable, que les peuples les plus civilisés du monde

aient été pendant de longs siècles soumis à une religion dérivant des croyances d'une obscure tribu de nomades ; que, pour ces croyances, dont la valeur scientifique



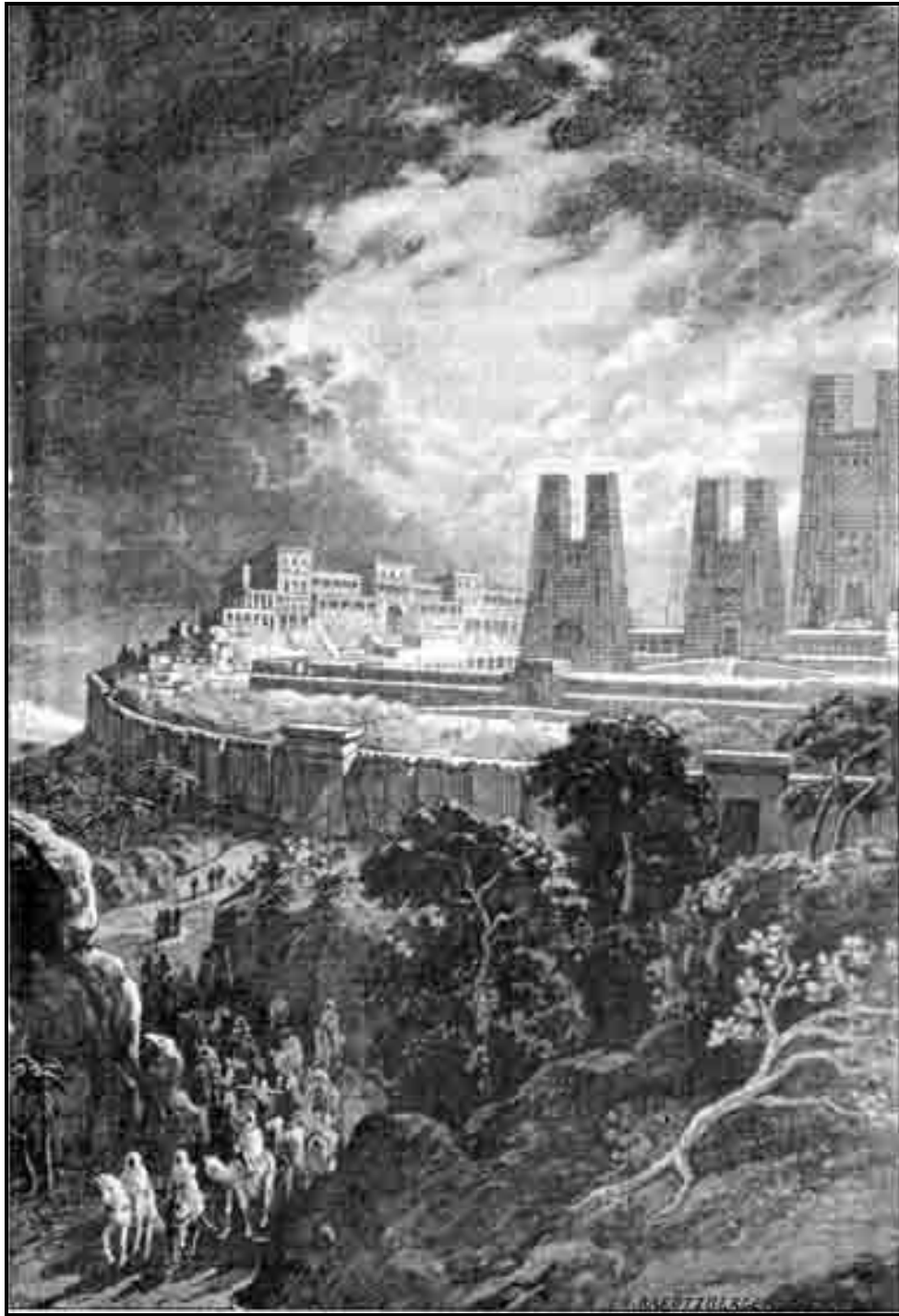
[Fig. 380.](#) Syrien joueur d'instrument. D'après une photographie.

[616]

est si nulle, des nations puissantes se soient massacrées sur tous les champs de bataille de l'Occident et de l'Orient, et qu'au nom des mêmes croyances de grands empires aient été élevés et détruits. Peu de faits historiques aussi curieux seront offerts aux méditations des penseurs de l'avenir.

Il est aisé de pressentir qu'ils seront quelque peu sceptiques, ces penseurs de l'avenir. Bien dégagés des préjugés qui nous obsèdent encore aujourd'hui, plus pénétrés que nous ne le sommes des liens qui rattachent le passé au présent et des lois générales de l'évolution des choses, ils jugeront sans doute ce qui passionne encore l'homme moderne avec des yeux tout différents des nôtres. Les problèmes qui nous semblent bien complexes aujourd'hui leur paraîtront fort simples, parce qu'ils sauront les réduire aux éléments dont ils sont formés. Sans doute alors les religions ne seront plus considérées comme la création d'un homme, mais comme celle de milliers d'hommes, comme la synthèse des idées, des besoins d'une race. On ne verra plus dans leurs fondateurs que des esprits supérieurs incarnant inconsciemment l'idéal d'un peuple et d'une époque. Le christianisme et l'islamisme laisseront voir les liens qui les rattachent, à travers la religion juive, à ces âges lointains où naquirent les dieux asiatiques. Nul n'ignorera alors que les religions, tout en conservant un même nom, ont constamment évolué à travers les siècles, et que c'est par une pure fiction qu'on a toujours

[617]



[Fig. 381.](#) Essai de restitution du temple de Jérusalem et du palais de Salomon.

*Restitution du temple de Jérusalem.* - Bien que les Juifs n'aient jamais été assez civilisés pour posséder une architecture, et que nous sachions par la Bible que leurs monuments furent construits par des ouvriers étrangers, des générations d'archéologues se sont acharnées à essayer la restitution du temple de Jérusalem. Les styles les plus dissemblables ont été adoptés par les auteurs de ces restitutions, ce qui indique bien à quel point elles sont œuvres d'imagination pure. Tout ce que nous pouvons savoir d'à peu près précis du temple de Jérusalem, c'est qu'il fut de style égypto-assyrien. Nous ne voyons pas l'intérêt qu'il peut y avoir à représenter un monument qui n'avait aucun caractère juif et ne possédait aucune trace d'originalité. Cependant puisque des savants distingués tels que MM. de Vogüé, Perrot, Chipiez, etc., ont cru devoir consacrer de gros livres à la restitution de cet édifice, nous avons réservé une de nos planches au temple de Jérusalem. Notre restitution a été surtout inspirée par les travaux des auteurs cités plus haut. Le lecteur doit être cependant bien prévenu que cette restitution, de même d'ailleurs que toutes celles publiées jusqu'ici sur le même sujet, ne reposent que sur des indications fort vagues. De toutes celles parues dans cet ouvrage, la planche suivante est à peu près la seule qui ne s'appuie sur aucun document précis.



[618]

reporté sur leurs créateurs apparents les transformations qu'elles ont dû subir pour s'adapter à de nouveaux besoins ; que la religion étant, comme les institutions et les arts, l'expression des sentiments d'un peuple, n'a jamais pu passer d'une race à une autre sans se modifier ; que des Hindous, des Chinois, des Turcs, par exemple, peuvent bien professer une religion - telle que l'islamisme - ayant un seul nom, mais qu'en passant d'une race dans l'autre cette religion subit, comme les arts, la langue, les institutions, des transformations profondes qui la mettent en rapport avec les sentiments des peuples qui l'ont adoptée. Sans doute, alors, on regardera du même œil l'incrédule de nos jours, dont toute la science se borne à la tâche facile de montrer les côtés enfantins de tous les cultes, et le croyant, dont l'esprit très clair sur des sujets scientifiques, se courbe devant ces superstitions enfantines. Il est aussi facile de nier que d'affirmer ; mais ce que l'on demandera à l'écrivain de l'avenir, ce sera surtout de comprendre et d'expliquer. Les temps où l'historien se croyait obligé de juger et de s'indigner seront évanouis pour toujours. L'histoire ne sera plus alors œuvre de littérateur, mais œuvre de savant.

L'histoire des Juifs et des religions sorties de leur sein différera beaucoup sans doute dans l'avenir de ce qu'elle est encore dans les livres. Le moins sémite des Sémites a été le fondateur du christianisme tel que la légende l'a faite, et ce n'est pas sans raison qu'il a été renié et crucifié par son peuple. Ce grand halluciné a joué dans l'histoire un rôle qu'il ne pouvait prévoir, et que des circonstances bien indépendantes de lui-même devaient engendrer, en portant sur son nom les aspirations qui se faisaient jour dans le monde lorsqu'il parut. La grande conception de charité universelle et le pessimisme sombre qui furent d'abord le fond de sa doctrine, comme ils avaient été cinq cents ans, avant lui, le fond de celle de Bouddha, n'avaient rien de sémitique. De tels principes ne pouvaient être conçus par ce petit peuple juif, intolérant, égoïste, vaniteux et féroce, mais ils se greffèrent sur l'idée de monothéisme local vers laquelle a toujours plus ou moins penché l'esprit exclusif et simpliste des Sémites demi-barbares, tels que les Juifs et les Arabes.

Le temps n'est pas encore venu où l'on pourra tracer d'une main [619] impartiale la genèse de ces grandes croyances. L'aurore de ce temps commence à peine à poindre : croyants et sceptiques sont en-

core cantonnés dans des affirmations ou des négations, et ne raisonnent guère. L'homme moderne est encore courbé sous le poids d'une hérédité bien lourde. Depuis tantôt deux mille ans, les influences héréditaires ont enfermé les âmes de l'Occident dans des moules qui commencent à se désagréger, mais sont bien tenaces encore. Le passé a laissé dans notre esprit des empreintes sur lesquelles les flots du temps devront passer et repasser durant des siècles pour les effacer.

L'Europe, malgré les développements du rationalisme moderne qui commence à peine à effleurer sa surface, reste chrétienne à un degré que les observateurs superficiels ne peuvent saisir. Les brusqueries de la libre pensée montrent seules, par les résistances qu'elles provoquent, la profondeur du vieux fonds biblique sur lequel nos sociétés vivent encore.

Le peuple juif eut assurément bien peu de part dans l'édification de ce monument séculaire. Mais les siècles ont tellement grandi son rôle apparent, qu'il est bien peu d'esprits assez indépendants du passé, même parmi les plus sceptiques, pour juger Israël à sa juste mesure.

On peut se douter de quel poids le passé pèse sur nous, quand on voit nos penseurs les moins crédules, tels que M. Renan, écrire à propos des Juifs, des lignes comme les suivantes : « Pour un esprit philosophique, c'est-à-dire pour un esprit préoccupé des origines, il n'y a vraiment dans le passé de l'humanité que trois histoires de premier intérêt : l'histoire grecque, l'histoire d'Israël et l'histoire romaine. Ces trois histoires réunies constituent ce qu'on peut appeler l'histoire de la civilisation, la civilisation étant le résultat de la collaboration alternative de la Grèce, de la Judée et de Rome. »

L'heure n'est pas venue encore où les lignes qui précèdent pourront être utilement proposées comme une preuve de l'indestructible influence du passé de l'homme et de son éducation sur l'état de son esprit. L'auteur que je viens de citer échappe parfois sans doute à cette influence, mais jamais pour bien longtemps. Il s'y soustrait quand il montre que toute la cosmogonie juive ne fut [620] qu'une simplification de la cosmogonie chaldéenne, et que c'est grâce à la transformation qu'ils subirent en traversant l'âme simpliste des Sémites, que les mythes compliqués des Babyloniens purent être adoptés par le monde civilisé de l'Occident. Il n'y échappe plus quand il attribue aux Juifs un rôle prépondérant et passe entièrement sous silence des peuples tels

que les Égyptiens et les Chaldéens, dont l'action fut si grande dans l'histoire des progrès de la civilisation, alors que celle des Juifs fut si insignifiante.

Les anciens Juifs n'ont jamais dépassé les formes inférieures de la civilisation qui se distinguent à peine de la barbarie. Lorsque ces nomades sans culture sortirent de leur désert pour se fixer en Palestine, ils se trouvèrent en contact avec des peuples puissants, civilisés depuis longtemps, et, comme toutes les races inférieures placées dans des conditions semblables, ils n'empruntèrent à ces peuples supérieurs que les côtés infimes de leur civilisation, c'est-à-dire leurs vices, leurs coutumes sanguinaires, leurs débauches et leurs superstitions. Ils sacrifièrent à tous les dieux de l'Asie, à Astarté, à Baal, à Moloch, beaucoup plus qu'au dieu de leur tribu, le sombre et vindicatif Iahvé, dans lequel, malgré toute la violence de leurs prophètes, ils n'eurent pendant bien longtemps qu'une confiance très restreinte. Ils adoraient des veaux de métal, mettaient leurs enfants dans les bras rougis au feu de Moloch, et livraient leurs femmes à la prostitution sacrée sur les hauts lieux.

Quant à faire faire le moindre progrès à la civilisation dont ils empruntèrent les éléments les plus inférieurs, les Béni-Israël s'en montrèrent incapables à un degré véritablement prodigieux. Lorsque leurs puissants instincts commerciaux leur eurent permis d'amasser des richesses, ils ne purent jamais trouver parmi eux des architectes et des artistes capables de bâtir des temples et des palais, et c'est à leurs voisins, les Phéniciens surtout, comme le montre la Bible, qu'ils durent s'adresser. Toutes leurs connaissances se bornaient à l'élevage des bestiaux, à la culture de la terre et surtout au trafic.

Leur prospérité d'ailleurs ne dura qu'un instant. Leurs instincts de rapine et leur intolérance les rendirent insupportables à tous leurs voisins et ces derniers n'eurent pas de peine à les réduire en servitude. Ils vécurent d'ailleurs presque constamment dans la plus

[632]



[Fig. 382.](#) Jérusalem. Vue d'ensemble.

D'après une photographie. Cette vue comprend quelques-uns des monuments les plus célèbres de Jérusalem, notamment l'église du Saint-Sépulcre, la mosquée d'Omar (à gauche du dessin) et le Jardin des Oliviers (sur la montagne). Je l'ai prise de la galerie supérieure d'une école française située dans l'intérieur de la ville.

[622]

effroyable anarchie, et leur triste histoire n'est que le récit d'horreurs de toutes sortes : prisonniers sciés vivants ou rôtis dans des fours, reines données à manger à des chiens, populations des villes massacrées en y comprenant femmes, vieillards et enfants. Les Assyriens eux-mêmes ne déployèrent jamais une férocité plus grande.

Ce fut pourtant sans doute la noire misère où tomba bientôt Israël qui empêcha sa désagrégation complète et lui permit de conserver son unité remarquable. L'antipathie profonde qu'il inspira toujours à tous les peuples qui se trouvèrent en contact avec lui l'empêcha de dispa-

raître en se fondant avec eux. Écrasé par de puissants voisins, toujours réduit en esclavage par les grands empires asiatiques, livré à ses perpétuelles luttes intestines et à une incurable anarchie aussitôt qu'il recouvrait une ombre de liberté, il réalisait entièrement ces conditions où l'âme humaine, n'ayant rien à espérer, ne connaît plus que les suggestions du désespoir. C'est alors qu'apparaissent ces hallucinés et ces convulsionnaires qui ont toujours eu une influence si profonde sur l'âme des foules. Jamais peuple ne posséda autant de voyants, d'inspirés et d'illuminés qu'Israël. En fait d'hommes remarquables, il ne compta guère que des prophètes et des poètes.

Prophètes et poètes puisaient d'ailleurs aux mêmes inspirations. Ils vivaient dans la même atmosphère d'excitation cérébrale constante dont toutes leurs œuvres portent l'empreinte.

Pendant ses longs siècles d'histoire, Israël n'a produit qu'un livre, l'Ancien Testament, et de ce livre, quelques poésies lyriques seulement sont tout à fait remarquables. Le reste se compose de visions d'hallucinés, de froides chroniques, de récits obscènes et sanglants.

Ce livre eut pourtant une fortune qu'aucun autre, en dehors peut-être du Coran, n'a obtenu dans le monde. La Bible et le Coran sont assurément les deux livres qui ont eu le plus de lecteurs dans l'univers, et qui ont le plus influencé les âmes. Ils ont inspiré de grands conquérants, précipité l'Occident sur l'Orient, et c'est en leurs noms qu'ont été fondés et détruits de gigantesques empires.

L'influence extraordinaire de la Bible constitue un des plus frappants exemples que l'on puisse citer du rôle que jouent les illusions [623] dans l'histoire des peuples. Ce livre eut en outre ce sort merveilleux d'être lu par des millions d'hommes qui y ont vu chacun ce qu'il voulait y voir, mais jamais ce qui s'y trouvait réellement. Un pareil phénomène d'imagination déformante ne se produira plus sans doute sur une semblable échelle dans l'histoire du monde. Les pages où des générations et des générations d'hommes ont su trouver les plus sublimes enseignements de morale sont les récits de débauches et de massacres qui constituent la véritable histoire des Juifs. Les ruses de Jacob, l'inceste des filles de Loth, l'adultère de David, les prostitutions sur les hauts lieux, les exécutions sans pitié, et toutes les insignifiantes chroniques d'un peuple barbare, enseignent depuis deux mille ans aux peuples chrétiens la vraie nature et la toute-puissance de leur Dieu. En

remontant plus haut encore, on voit que c'est la vieille cosmogonie chaldéenne - la création en sept jours, Adam et Ève, le paradis, le déluge, l'arche de Noé - qui nourrit depuis tant de siècles les générations occidentales. Il a fallu un merveilleux effort d'imagination aux nations aryennes pour reconnaître leur Dieu universel et bienveillant dans les traits du sombre et féroce Jéhovah, l'idole obscure de l'obscur tribu des Béni-Israël, l'idole qui réclame toujours des sacrifices, des holocaustes, de la viande grillée et du sang. Les légendes enfantines ou monstrueuses que les écrivains bibliques avaient compilées pour faire croire à une peuplade ignorante que son dieu la gouvernait directement, la châtiant et la récompensant tour à tour d'une façon évidente ; ces légendes qui firent alors si peu d'impression sur l'incrédulité des Juifs, et dont l'un d'eux, Job, a si magistralement réfuté la théorie fondamentale ; ces légendes sont devenues la base de religions qui ont satisfait l'Occident durant plus de vingt siècles ; elles ont été la vérité pure pour des esprits tels que saint Augustin, Galilée, Newton et Pascal.

C'est en observant des phénomènes semblables que j'en suis arrivé à conclure que les illusions jouent un rôle tellement considérable dans l'évolution des peuples, qu'il serait difficile d'en exagérer l'importance.

Je n'ai pas à traiter dans cet ouvrage de l'histoire et de la formation des religions qui ont régné depuis près de deux mille ans sur l'Occident ; un volume comme celui-ci ne suffirait pas à réaliser [624] une telle tâche. Je n'ai donc pas à rechercher par quelle série de circonstances ce fut précisément le peuple juif - le plus réfractaire aux grandes idées simplistes de sa race - qui a fait triompher ces idées dans le monde. Je n'ai pas davantage à montrer que l'apparition du christianisme ne fut pas un phénomène brusque - comme cela s'enseignera longtemps encore - mais qu'il se rattache par une série d'évolutions graduelles au vieux Panthéon chaldéen et aux vieilles formes des primitives religions aryennes. Notre tâche doit se borner à montrer la part des Juifs dans l'histoire de la civilisation.

On peut résumer dès à présent le contenu de ce chapitre en disant qu'au point de vue matériel, l'influence des Juifs dans l'histoire de la civilisation a été parfaitement nulle, mais qu'au point de vue moral cette influence a été au contraire immense. S'il est vrai que l'humanité est surtout conduite par des fantômes, il faut reconnaître que c'est du sein de la nation juive qu'est sorti un des plus formidables de tous

ceux qui ont régné sur le monde. L'Occident a été pendant deux mille ans plié sous sa loi, et pendant bien des siècles sans doute il y restera courbé encore. Le représentant des doctrines prêchées par un charpentier d'un petit village de la Galilée est aujourd'hui encore le plus puissant monarque du monde, le seul dont les arrêts soient tenus pour infaillibles, et dont on puisse dire que trois cents millions d'âmes sont soumises à son joug.

C'est en raison de cette influence, exercée indirectement par les Juifs dans le monde, que nous leur avons consacré quelques pages dans notre histoire des premières civilisations, bien qu'ils n'aient mérité à aucun titre d'être rangés parmi les peuples civilisés.

## § 2. LE MILIEU ET LA RACE

Les Israélites étaient des Sémites, c'est-à-dire qu'ils appartenaient à la même race que les Assyriens et les Arabes.

Il est établi aujourd'hui que l'Arabie centrale et septentrionale fut le berceau des Sémites. Mais, tandis que la plupart d'entre eux

[525]

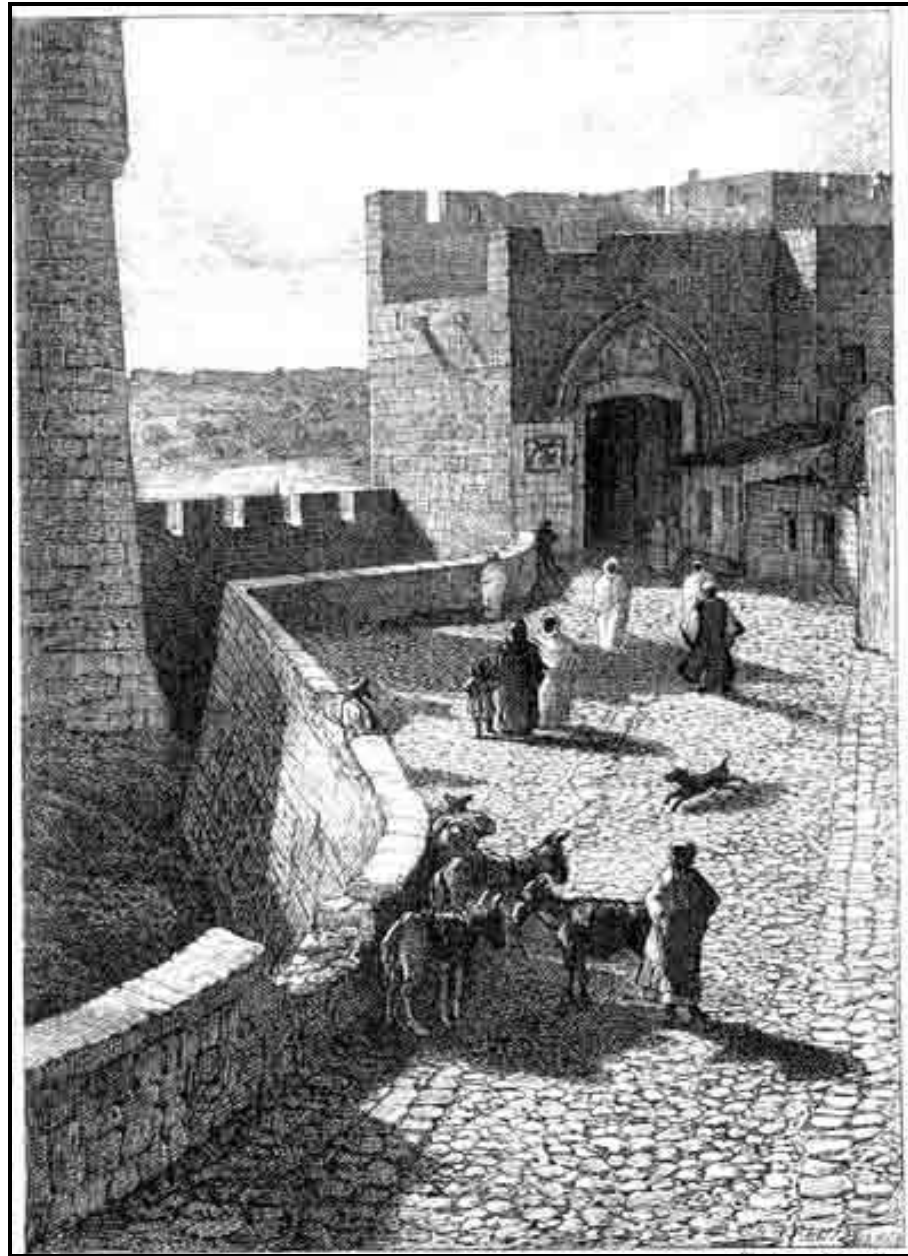


Fig. 383. Jérusalem. Porte de Jaffa.

D'après une photographie. C'est par cette porte qu'entrent à Jérusalem les voyageurs venus par Jaffa et Ramleh. C'est d'une maison placée à l'intérieur de la ville que j'ai pris la photographie instantanée reproduite dans ce dessin.



[626]

restaient dans la péninsule et s'étendaient vers le sud, d'autres, au contraire, émigraient vers le nord, pénétraient dans la Babylonie, où régnait la civilisation des Sumers et des Accads, y séjournèrent assez longtemps pour s'imprégner à un très haut degré de cette civilisation, puis, devenus trop nombreux, émigraient de nouveau, à des époques différentes, soit plus avant vers le nord, soit vers l'ouest.

Les Sémites qui restèrent en Arabie furent les ancêtres du peuple arabe. Ceux qui passèrent par le foyer de civilisation du Bas-Euphrate, et rayonnèrent ensuite sur toute l'Asie antérieure, furent les Assyriens et les Israélites.

Le séjour des ancêtres du peuple d'Israël en Mésopotamie est prouvé, non seulement par leurs traditions, qui font sortir Abraham de la ville d'Ur, en Chaldée, mais encore par les traces nombreuses que laissèrent dans leurs croyances et dans leurs mœurs la religion et les coutumes des Sumers et des Accads.

Tandis que les Sémites du sud, c'est-à-dire les populations arabes, conservaient le génie de leur race pur de toute influence étrangère, et nous apparaissent encore aujourd'hui comme le type de ces nomades aux idées simples, au culte peu compliqué, aux mœurs primitives et immuables, que nous nous représentons d'après les tableaux de la Genèse ; les Sémites du nord, au contraire, compliquèrent leur cosmogonie, surchargèrent leur culte de rites et de détails, adoptèrent une foule de dieux ignorés au désert, bâtirent des villes, établirent des institutions variées, et tentèrent de fonder des nations organisées et puissantes à l'image de celles dont les arts, les sciences, les avaient éblouis et avaient transformé leur imagination.

Même à l'époque de leur domination si étendue et de leur magnifique civilisation, les Arabes restèrent plus simples dans leurs idées générales et dans leur culte que les Assyriens, les Phéniciens et les Juifs. L'islamisme, après tout, est la seule religion rigoureusement monothéiste que les Sémites aient créé, la seule qui se montre absolument dépourvue de toute infiltration fétichiste et qui repousse complètement les images taillées.

Allah est autrement élevé, majestueux, et d'une essence plus purement spirituelle que le féroce Iahvé, qui, avec ses jalousies, ses co-

lères, ses mesquines vengeances, est un frère à peine dégrossi des Moloch et des Kamos.

[627]

Mahomet, en adoptant la cosmogonie des Juifs, adoptait en réalité celle des vieux Chaldéens. Les conceptions vagues des Sémites trouvèrent un corps dans ces doctrines matérielles, concrètes, qu'ils n'eussent pas inventées, mais sans lesquelles il leur eût été impossible d'avoir par la suite aucune prise sur l'esprit plus positif et plus représentatif des Aryens.

Ainsi donc, la profonde différence que l'on constate entre les Sémites du sud et ceux du nord, prouve que ces derniers se sont éloignés du type primitif de la race par le fait d'un long contact avec des peuples beaucoup plus civilisés qu'eux-mêmes. La tradition biblique, et, mieux encore, les traces évidentes des croyances chaldéennes, la cosmogonie tout entière empruntée à Babylone, montrent que ces peuples, chez qui séjournèrent les Sémites du nord, furent les Sumers et les Accads, c'est-à-dire les populations les plus anciennement établies dans les plaines du Bas-Euphrate.

Après les avoir quittés, les Israélites se fixèrent, à travers des péripiéties que leurs historiens ont complaisamment rapportées en les exagérant, dans la vallée, peu remarquable en apparence, du Jourdain.

Ils ne tinrent pas la mer, comme leurs voisins les Phéniciens, car c'est à peine s'ils furent jamais bien maîtres du rivage. Un peuple non sémite, venu de Crète à ce qu'on croit, les Philistins, possédait la côte et s'y maintint énergiquement. Les Juifs n'en eurent pendant longtemps qu'une partie, celle qui s'étend de Joppé à la pointe du Carmel. C'est là que se trouve située l'admirable plaine de Saron, dont les prairies et les moissons s'étendent presque au bord des flots. Mais la rive proprement dite est sablonneuse et peu propre à l'établissement d'un port.

Ce ne fut donc pas la proximité de la mer qui rendait avantageuse la possession de la Palestine. Ce n'était pas non plus sa fertilité, grande cependant lorsqu'elle n'était pas comme aujourd'hui entièrement déboisée.

Mais la Palestine, comme la Babylonie, bien qu'à un moindre degré, était une des principales routes du monde antique. Ses étroites

vallées constituaient la seule voie terrestre de communication par laquelle les deux plus grands centres de civilisation du monde, la Mésopotamie et l'Égypte, pouvaient entretenir leurs relations, [628] échanger leurs produits en temps de paix, ou faire passer leurs armées durant la guerre.

La clef de ces vallées, c'était Mageddo, au sud, et Kadesch, au nord : aussi ces deux villes ont-elles prêté leur nom à bien des batailles célèbres et sanglantes.

Cette situation intermédiaire n'était pas sans péril. Le petit peuple d'Israël, placé entre la terrible Ninive et la puissante Égypte, s'appuyant sur l'une pour résister à l'autre, était souvent broyé dans la lutte et finit par y être définitivement écrasé.

Mais aussi, dans l'intervalle des guerres, alors que les longues caravanes chargées d'étoffes, de bijoux, de poudre d'or et d'ivoire travaillé, traversaient incessamment la Palestine, l'Israélite, de tout temps habile au commerce, âpre au gain, ne laissait pas tant de richesses traverser son territoire sans en retenir quelque chose.

Le transit fut la principale source de l'opulence qui se développa souvent et rapidement dans la Judée. Le luxe des beaux tapis, des tissus précieux, des vêtements éclatants, des bijoux voyants et massifs, qui toujours fut la passion des fils de Jacob et contre lequel tonnaient les prophètes, eut sa source dans cette situation d'intermédiaires et de courtiers que les Juifs durent à la position particulière, de la contrée qu'ils habitaient.

Le génie du commerce, l'esprit mercantile, resté comme le trait dominant de leur nation, prit naissance, ou du moins se fortifia, par le rôle qu'ils eurent à jouer dans l'antiquité, entre l'Asie et la vallée du Nil, à voir sans cesse leurs chemins occupés par les nombreux convois qui transportaient d'une région à l'autre toutes les splendeurs des deux civilisations les plus avancées et les plus raffinées du monde.

Comme climat et comme production, la Palestine fut d'ailleurs une des contrées favorisées de l'Asie antérieure. Couverte par les ramifications du Liban, elle offrait à la fois, grâce à ses différences d'altitude, toutes les saisons et tous les produits des autres régions.

Au-dessous des sommets étincelants de neige, s'étendaient les pentes couvertes de forêts et de pâturages, tandis que les plaines déve-

loppaient des champs où croissaient de riches récoltes de lin, d'orge, de blé.

Dans toute l'antiquité, la fertilité de la Palestine était célèbre.

[629]



[Fig. 384.](#) Vue prise sur les bords de la mer morte. D'après une photographie.

La mer Morte ou lac Asphaltite a 75 kilomètres de longueur et près de 400 mètres de profondeur. Son niveau est de 400 mètres au-dessous de celui de la Méditerranée. Elle reçoit les eaux du Jourdain. Elle contient 25 pour 100 de matières solides. Aucun être ne vit dans son sein. C'est, d'après la légende, sur les bords de la mer Morte que se trouvaient les villes célèbres de Sodome et de Gomorre.

[630]

Elle étonna les Hébreux, lorsqu'ils sortirent de l'aride presqu'île du Sinaï et que leurs émissaires leur apportèrent des descriptions enthousiastes de cette contrée, « où coulaient en ruisseaux le lait et le miel », et leur montrèrent des échantillons de ses fruits savoureux, les énormes grappes de raisin qu'un seul homme ne pouvait porter.

La vigne, le figuier, l'olivier, formaient les principales richesses agricoles du pays, et la Bible les mentionne fréquemment.

Tous les arbres fruitiers venaient bien sur les nombreux coteaux qui ondulent par tout le pays, de la riante Galilée jusqu'aux rives de la mer Morte.

Aujourd'hui les déboisements, l'incurie de l'administration musulmane et la terreur des nomades pillards, ont laissé les sables du désert conquérir du terrain et réduire à l'état de souvenir l'abondance d'autrefois. Mais dans l'antiquité, la main de l'homme suppléait à ce que la nature ne répartit pas en assez grande quantité sur tous les points de cette région. Des irrigations artificielles faisaient rendre à la terre tout ce qu'elle ne donne pas à présent faute d'eau, et la presque totalité de la Palestine ressemblait, pour la fraîcheur et la fertilité, aux ravissantes oasis que font naître encore sur leurs bords les torrents qui roulent vers la mer Morte ou vers la Méditerranée.

Les Israélites surent tirer bon parti de cette heureuse région. Ils furent des agriculteurs habiles. Ils n'excellèrent du reste qu'en cela seul. N'ayant ni art, ni science, ni industrie, et ne se livrant au commerce que comme intermédiaires, ils donnèrent tous leurs soins à leurs champs et à leurs troupeaux.

Leurs livres saints sont remplis de peintures pastorales, de comparaisons et d'exemples empruntés à la vie des laboureurs et des bergers. Ce peuple eut à un vif degré le sentiment de la nature. Pour donner une idée du grand nombre de paraboles et de cantiques composés par Salomon, l'auteur du livre des Rois dit « qu'il a parlé des arbres, depuis le cèdre qui est au Liban jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille, et de toutes les bêtes : des oiseaux, des reptiles et des poissons. »

Pour le Sémite nomade, qui n'avait quitté les déserts de l'Arabie que pour les plaines brûlantes de la Mésopotamie, et qui avait vu [631] en Égypte les terrains plats coupés de canaux de la terre de Gessen, l'admiration causée par les sites variés, les riantes collines, les produits si divers de la Palestine, ne s'effaça jamais, pas même par l'effet de la possession et de l'habitude.

Voici comment le prophète Jérémie annonce leur délivrance aux captifs de Babylone :

« Ainsi, a dit l'Éternel : Je te rétablirai encore et tu seras rebâtie, ô vierge d'Israël !... Tu planteras encore des vignes sur les montagnes de Samarie : ceux qui plantent planteront, et en recueilleront les fruits pour leur usage. »

« Ils viendront donc et se réjouiront avec un chant de triomphe, au lieu le plus élevé de Sion, et ils accourront aux biens de l'Éternel, au froment, au vin, et à l'huile, et au fruit du gros et du menu bétail. »

Ainsi, même après son contact prolongé avec la brillante civilisation chaldéenne, même après son séjour en Égypte, l'Israélite était demeuré un peuple d'agriculteurs et de bergers. Les vieilles habitudes contractées dans les vastes pâturages primitifs, la simplicité des mœurs sémitiques, continuèrent à dominer en lui. Les influences étrangères que nous avons constatées dans ses mœurs, dans sa religion, et qui le différencièrent de ses frères, les Arabes du désert, ne le modifièrent en somme que superficiellement.

Il resta, même sous ses rois, le nomade à la fois épris d'aventures, de surprises, de razzias, de querelles sanglantes, et passionné pour ses troupes, qui se lève plein d'énergie pour quelque lutte acharnée, puis, après l'effort, se repose dans une molle rêverie, les yeux perdus dans l'espace, nonchalant et vide de pensées comme le paisible bétail qu'il surveille.

Absolument réfractaire aux arts, et n'ayant qu'un goût médiocre pour l'existence des villes, Israël n'éleva des temples et des palais que par vanité. Ce qu'il préférait, suivant sa propre expression, C'était, après le carnage, « le repos à l'ombre de sa vigne et de son figuier. »

Sa plus belle fête, c'était la *Fête des tentes*, alors que pendant huit jours on abandonnait les maisons pour vivre sous des abris improvisés qui rappelaient le séjour au désert.

Lorsqu'on veut connaître l'Israélite, il ne faut pas le juger par ses compilations écrites, dont la plus grande partie sont des souvenirs [632] de la Chaldée. Il faut percer la couche légère de civilisation qu'il avait à grand'peine empruntée aux puissants empires dans le sein desquels il vécut, et il faut le voir là où il est bien lui-même, dans les tableaux de la Genèse, par exemple, qui représentent sa vie préférée, la vie pastorale, ou bien encore le retrouver dans les habitants actuels des

régions qu'il occupa, dans ces petites tribus nomades de l'Arabie septentrionale et de la Syrie, qui, depuis six ou huit mille ans, n'ont changé ni de mœurs, ni de coutume.

La Palestine elle-même, la Terre promise, ne fut qu'un milieu factice pour les Israélites. Leur vraie patrie, c'était le désert. C'est lui, qui, avec son uniforme et calme aspect, avec son existence monotone, réduite à la satisfaction des besoins les plus élémentaires, a élargi et simplifié l'âme des Sémites, dans laquelle il a mis l'éternel et calme reflet de ses horizons infinis.

C'est lui qui, en rendant leur imagination stérile comme son propre sol, y a étouffé les germes des superstitions multiples qui, ailleurs, ont envahi l'âme humaine, semblables à une végétation dangereuse par sa luxuriance même. C'est grâce à lui que les Sémites, par le vague de leurs conceptions religieuses d'où toute forme palpable est absente, ont créé le Dieu lointain, majestueux, éternel, qui, parce qu'on ne pouvait le définir ni le représenter, sembla plus tard d'une pureté toute spirituelle et étendit son règne sur les nations les plus civilisées du monde.

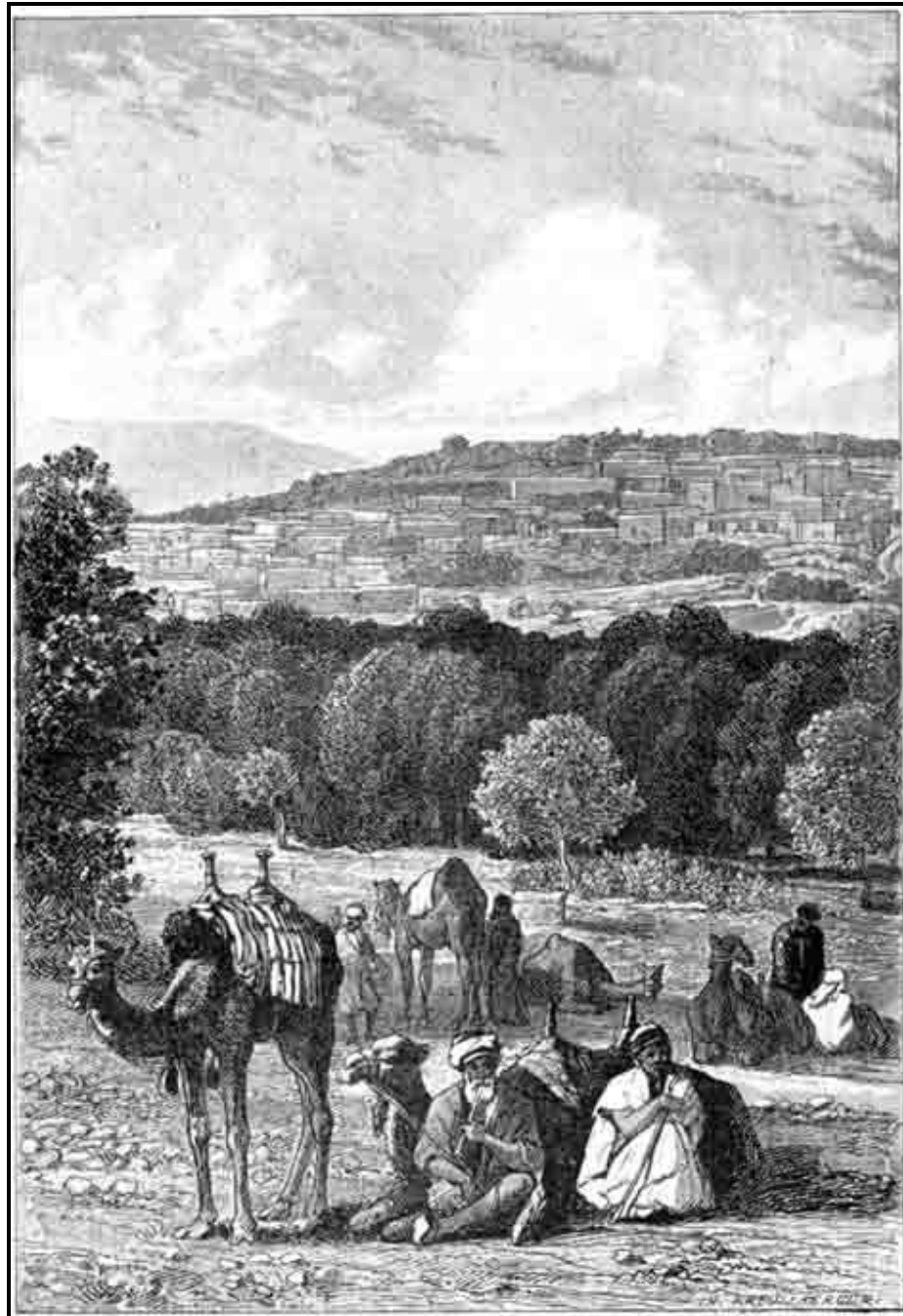
Israël perdit un moment ce Dieu en s'encombrant des superstitions de l'Égypte et de l'Asie ; mais ses prophètes le proclamèrent, et c'est en retrouvant la pure tradition sémitique que les fils de Jacob devinrent capables de convertir l'univers à leur foi.

### § 3. HISTOIRE DES JUIFS

L'histoire des Juifs ne commence réellement qu'à l'époque de leurs rois.

Jusqu'à Saül, le peuple d'Israël fut moins une nation qu'une

[633]



[Fig. 385](#). Cana de Galilée. D'après une photographie. C'est dans ce village que se seraient passées les noces célèbres où, d'après la Bible, l'eau fût changée en vin.



[634]

agrégation confuse de bandes indisciplinées, une réunion incohérente de petites tribus sémitiques, qui traversa les différentes aventures des nomades : querelles et conquêtes, cruelles famines, pillages de petites villes dans lesquelles on jouissait tout à coup de quelques jours d'abondance pour reprendre ensuite la vie errante et misérable.

Le groupe sémitique des Béni-Israël s'était formé comme tous les clans. À l'origine, il se composait d'une seule famille reconnaissant un ancêtre unique. Cet ancêtre, pour les Israélites, était un nommé Jacob ou Israël, descendant lui-même d'Abraham, qui, le premier de la race, avait quitté la Chaldée pour chercher fortune.

Un grand nombre d'autres petits peuples, les Édomites, les Ammonites, les Ismaélites, faisaient remonter leur origine jusqu'à Abraham. Les Hébreux se prétendaient les seuls descendants directs et légitimes, tout en reconnaissant leur parenté avec les autres.

À partir de Jacob surnommé Israël, il n'y avait plus eu de scission dans la famille principale, dont les membres furent nommés, pour cette raison, les Béni-Israël ou les fils d'Israël.

Poussés par la famine, Jacob et ses fils étaient descendus en Égypte au temps des rois pasteurs. Ils s'établirent dans le Delta et s'y multiplièrent. Les Égyptiens les réduisirent à l'état d'esclavage, mais leurs descendants se lassèrent de leur triste condition et profitèrent d'une époque de troubles pour s'enfuir de la terre de servitude, peu de temps après le règne du grand Sésostris.

Un certain nombre d'Égyptiens mécontents, de prisonniers, d'esclaves insurgés, se joignirent à eux ; et, lorsqu'ils traversèrent la mer Rouge, les Béni-Israël représentaient bien ce que nous entendons par un clan, c'est-à-dire une réunion de gens persistant à se reconnaître comme les descendants d'un seul homme, mais qui, en réalité, ouvrent leurs rangs à tous les transfuges prêts à adopter leur nom, leurs traditions et leurs idoles familiales.

Rendus à la vie nomade, les Béni-Israël, qui en avaient perdu l'habitude, la trouvèrent d'abord assez dure et se révoltèrent souvent contre le chef qu'ils s'étaient donné.

Ce chef, que la légende appelle Moïse, mais dont nous ne savons probablement pas le véritable nom, eut l'habileté de leur faire [635]

croire, pour les ramener à la discipline, qu'il était en communication avec le ciel et qu'il leur apportait les ordres d'un dieu spécial, celui de leur tribu. Profitant des orages terribles qui éclatent au sommet et sur les flancs du Sinäï, il inspira une salutaire terreur à cette bande d'esclaves, que le ciel serein et les horizons plats de l'Égypte n'avaient pas habitués aux phénomènes naturels des pays de montagnes.

La presqu'île du Sinäï étant réellement trop pauvre, trop aride pour nourrir même des nomades, les Béni-Israël se dirigèrent vers le nord et essayèrent de pénétrer, sur les terres des petits peuples chananéens, ces terres dont la fertilité les étonna et les remplit d'envie quand ils en approchèrent.

Telle était en effet alors la richesse des pays avoisinant le Jourdain, que les tribus de bergers errants sorties de l'Arabie sémite en quête de pâture, s'y fixaient immédiatement et quittaient leurs mœurs pastorales pour devenir des populations agricoles.

Les Hébreux subirent la même transformation, et de nomades devinrent sédentaires lorsqu'ils eurent enfin pris pied sur cette terre de leurs rêves, cette terre promise, si longuement, si âprement convoitée.

Malgré les récits emphatiques de leurs historiens, les énumérations de victoires, les populations passées au fil de l'épée, les murs de Jéricho s'écroulant au son des trompettes, Josué arrêtant le soleil pour prolonger le carnage, il n'y eut pas de conquête proprement dite.

Quelques petites bourgades furent prises d'assaut, il est vrai, et la grande division des clans chananéens explique ces succès de la part des Béni-Israël, doués de peu de goût, de peu de talent pour la guerre, et de plus fort mal armés.

Mais, en somme, l'établissement des Hébreux dans la Palestine s'effectua plutôt par pénétration progressive. Ils mirent très longtemps, non seulement à se rendre maîtres du pays, mais même à y dominer à un faible degré.

Partagés, comme les Chananéens, en un grand nombre de petits clans, dont les principaux portaient les noms des fils de Jacob, et qui furent les tribus, ils ne s'entendaient même pas entre eux pour accomplir l'œuvre de conquête.

Toute la période des Juges, qui fut l'époque héroïque de leur histoire, se passa à guerroyer partiellement, par petits groupes, chacun défendant avec peine la parcelle de territoire dont il avait pu s'emparer.

Cette sorte de lutte entre laboureurs et pasteurs, entre sédentaires et nomades, est bien connue et se produit encore constamment de nos jours, en Syrie, en Algérie, partout où les Sémites apparaissent avec leurs mœurs que le temps n'a pu modifier.

Parfois, le nomade se contente d'opérer une razzia dans les pays de culture ; le coup de main fait, le butin chargé sur ses chevaux ou ses chameaux, il s'enfuit à toute bride, s'enfonce et disparaît dans le désert. Mais souvent aussi, pris de jalousie pour l'existence assurée, régulière des agriculteurs, il se glisse parmi eux, s'y établit par la violence, et, après une période d'hostilité, finit pas être adopté de ses voisins et par se confondre avec eux.

L'invasion des Béni-Israël en Palestine ne se produisit pas autrement. Seulement l'événement eut une assez grande portée, étant donné le nombre et les besoins de ces Béni-Israël, que leurs misères d'Égypte et les terribles années de privations dans le désert avaient unis, concentrés, rendus désespérés, comme une troupe de maigres loups que la faim pousse jusque dans les villes.

C'est environ quinze siècles avant J.-C. que s'accomplit l'Exode, et c'est seulement dans les premières années du XI<sup>e</sup> siècle que les Israélites songèrent à former une nation et à se donner un roi.

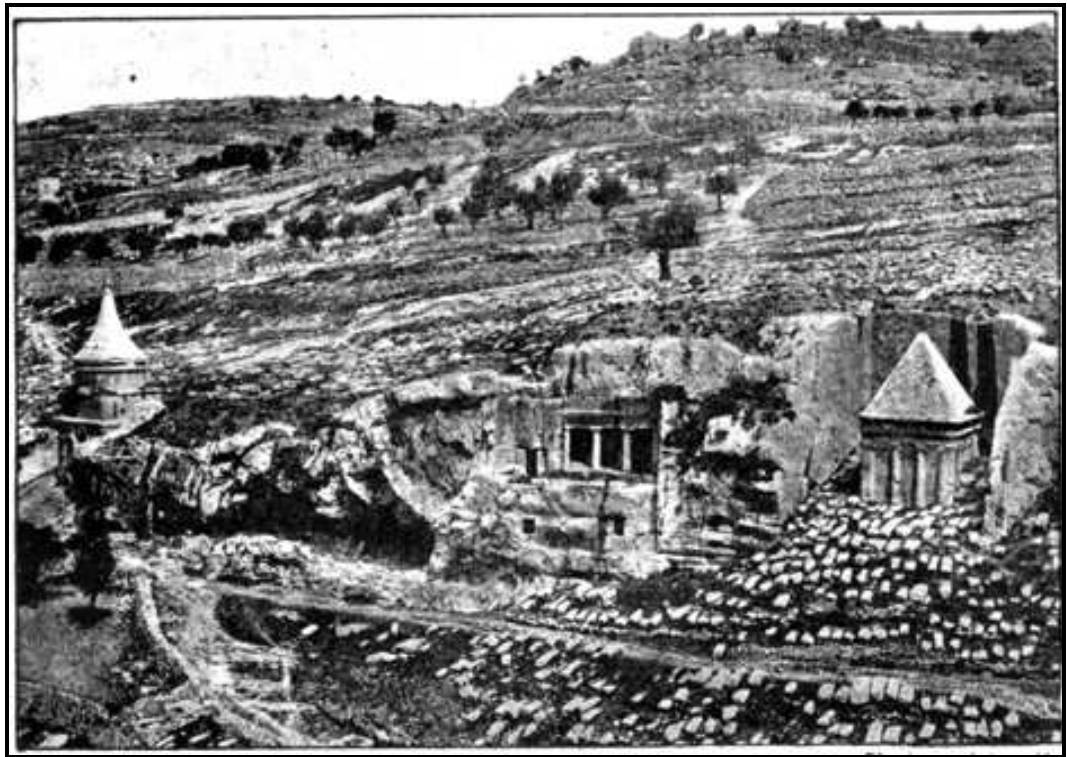
Or, à l'avènement de Saül, la conquête de la Palestine était loin d'être achevée. Les Jébuséens, les Asmonéens, une foule de petits peuples y vivaient côte à côte avec les Israélites. Les Philistins, seule race probablement aryenne de la contrée, y dominaient. C'est même pour ne pas être complètement écrasés par eux que les diverses tribus, pour la première fois depuis l'entrée en Chanaan, se réunirent sous un seul chef.

Pas un des Juges, en effet, n'avait étendu son autorité sur tous les Israélites. Chacun de ces gouverneurs ou cheiks prenait la direction militaire d'un groupe, lorsque ce groupe se trouvait directement menacé, et ne gardait même pas le commandement après la victoire.

La situation dura ainsi, presque sans changement, pendant quatre siècles.

[637]

Des événements aussi insignifiants n'appartiennent pas à l'histoire, ou plutôt s'ils y appartiennent, c'est pour des raisons tout à fait indépendantes de leur importance. C'est ainsi que le siège et la prise d'une petite ville de la Troade par une bande de barbares, douze siècles avant J.-C., est devenu un événement capital dans l'histoire du monde, non pas à cause de ses conséquences, mais parce qu'Homère l'a chanté.



[Fig. 386.](#) Tombeaux dits d'Absalon, de Saint-Jacques et de Zacharie, dans la vallée de Josaphat. D'après une photographie.

Le mirage de l'imagination chrétienne a donné plus de grandeur encore aux misérables querelles de petits clans de Bédouins pillards, se disputant une vallée qu'un ruisseau rendait fertile, il y a plus de trois mille ans.

Les historiens juifs, qui rédigèrent bien après coup ces événements et les enflèrent considérablement, les ont moins grossis encore que l'Église chrétienne ne l'a fait par la suite.

Le tombeau dit d'Absalon est celui qu'on voit à gauche du dessin. Il est d'ailleurs représenté à une plus grande échelle plus loin, p. 641, Ce monument, de même d'ailleurs que les tombeaux voisins, n'a absolument rien de judaïque. Les ornements, notamment les chapiteaux ioniques, prouvent qu'il appartient à la période gréco-romaine.

Suivant la tradition chrétienne, c'est dans cette vallée de Josaphat, dont notre photogravure représente une partie, que se fera le jugement dernier. La vallée étant visiblement un peu étroite, la légende admet que les montagnes s'écarteront pour faire place à la foule immense des ressuscités.

[638]

Quand on lit, avec un peu de sens critique, le livre de Samuel et celui des Juges, on peut encore se rendre assez bien compte de ce que fut pour les Israélites la pénible période de l'établissement en Palestine. Mais ces mêmes récits, vus à travers les vapeurs de l'enthousiasme religieux, ont pu donner l'illusion d'une brillante et miraculeuse conquête.

Avec Saül, les Israélites commencent à former une nation, et méritent qu'on ouvre la toute petite page de vraie histoire qu'ils remplissent dans le monde.

Ce premier roi les débarrassa de la terreur perpétuelle des Philistins, porta à ces étrangers des coups terribles.

Son successeur David est une figure historique extrêmement curieuse.

Je le comparerais volontiers, quoi qu'il ne l'égalât point, à ce Mogol Baber qui, chef d'un village dans sa première jeunesse, conquiert ensuite tout le nord de l'Hindoustan, déploya une audace invraisemblable, massacra et tortura des milliers d'hommes, et malgré sa barbarie fut un poète et un lettré.

Ce n'est qu'en Orient, sous ce soleil de feu qui arrache à la nature des productions gigantesques et fait naître les plus grands arbres, les animaux les plus énormes, les héros les plus surhumains, que l'on ren-

contre des types pareils. Dans notre Occident, les dominateurs et les ambitieux ont des âmes plus âpres, plus concentrées. Ils n'échangent pas volontiers leur épée sanglante contre la lyre, et ne plient pas leur voix faite pour commander au rythme amolli des vers.

Il s'en faut d'ailleurs que David ressemble au souverain pieux, affamé de justice, suffoqué par les sanglots du repentir, et gémissant les psaumes de la pénitence, que la tradition nous a conservé.

Nous savons qu'il fut chantre et poète, mais, sauf son élégie sur Saül et Jonathan, morts en combattant les Philistins sur les montagnes de Gelboé, nous ignorons les hymnes qu'il a composés. Il doit y en avoir dans les psaumes fort peu dont il fut l'auteur.

Comme guerrier, nous le connaissons mieux. Son plus beau titre de gloire est d'avoir donné aux Israélites une capitale et de l'avoir admirablement choisie. Sans Jérusalem, le rôle des Juifs [639] était à jamais diminué. Cette ville devint la tête et le cœur d'Israël. Elle fut un sommet, un symbole. Elle rayonne encore sur le monde, du fond de son passé, avec une auréole, prêtée sans doute par l'enthousiasme, par la foi, par l'illusion de millions d'hommes, mais dont l'éclat est incontestable.

Quel nom fut plus souvent, plus glorieusement, plus passionnément répété que celui de cette ville mystique ? Sur nos lèvres incrédules, ses magiques syllabes passent encore avec une douceur qui nous charme, nous transporte en un rêve splendide et lointain. L'humanité ne désapprendra pas de sitôt à tourner ses regards vers la cité divine. Et même lorsque l'homme désabusé ne cherchera plus son salut sur la colline où domine sa grande ombre, elle saura l'enchanter encore par la magie des souvenirs.

Pour donner à son peuple cette capitale, située dans la position la plus favorable et la plus facile à défendre de la Palestine, David dut expulser les Jébuséens, maîtres de la colline de Sion. Ce ne furent pas les seuls ennemis qu'il eut à vaincre. Dans son règne, où il déploya une infatigable activité, il fonda l'unité juive, et mit le petit royaume hébreu à la tête de tous les peuples qui se partageaient la Syrie.

« David », dit M. Renan, dans une belle page de son Histoire d'Israël, « David fut le fondateur de Jérusalem et le père d'une dynastie intimement associée à l'œuvre d'Israël. Cela le désignait pour les légendes futures. Ce

n'est jamais impunément qu'on touche, même d'une manière indirecte, aux grandes choses qui s'élaborent dans le secret de l'humanité.

« Nous assisterons de siècle en siècle à ces transformations. Nous verrons le brigand d'Adullam et de Siklag prendre peu à peu les allures d'un saint. Il sera l'auteur des Psaumes, le chorége sacré, le type du Sauveur futur. Jésus devra être le fils de David. La biographie évangélique sera faussée sur une foule de points par l'idée que la vie du Messie doit reproduire les traits de celle de David ! Les âmes pieuses, en se délectant des sentiments pleins de résignation et de tendre mélancolie contenus dans le plus beau des livres liturgiques, croiront être en communion avec ce bandit ; l'humanité croira à la justice finale sur le témoignage de David, qui n'y pensa jamais, et de la Sibylle, qui n'a point existé. *Teste David cum Sibylla ! O divine comédie !* »

Salomon, fils de David, recueillit les fruits de l'activité dévorante de son père, et marqua l'apogée de la destinée du peuple juif, qui, après lui, retomba dans l'ère des divisions et de l'anarchie.

Ce roi, qui vécut en vrai souverain oriental, avec ses dieux [640] multiples, son harem peuplé de centaines de femmes, le faste orgueilleux de ses vêtements, de ses palais, de ses gardes étrangères, subit, dans l'imagination des hommes, une transformation non moins grande que celle qui avait absous et sanctifié son père.

Il construisit le temple, non par piété mais par orgueil, pour imiter les fastueux souverains de l'Égypte et de l'Assyrie, dont il fit copier la double architecture.

Enfoncé, dans toutes les voluptés asiatiques, inconnues jusque-là, parmi les rudes clans des Béni-Israël, il ne songea qu'à jouir égoïstement de l'œuvre de David, accablant le peuple d'impôts pour payer ses plaisirs, et préparant ainsi les révoltes futures.

On a pourtant fait de lui le sceptique désabusé qui parle dans le livre de l'Ecclésiaste, et l'on a fermé les yeux sur ses fautes en songeant à sa jeunesse, durant laquelle, suivant la légende, Dieu lui parla directement, lui trouvant les mains assez pures pour édifier son sanctuaire.

Salomon, tant qu'il vécut, eut du moins l'habileté de ménager à son peuple d'utiles alliances. Le roi d'Égypte devint son ami, et lui donna

l'une de ses filles en mariage ; Hiram, roi de Tyr, entretint avec lui des relations d'amitié et de commerce ; la reine de Saba vint, au dire de la légende, du fond de l'Arabie lui apporter des présents et éprouver par des questions sa science et sa sagesse.

Le royaume d'Israël s'étendait alors de Damas à l'Égypte et de la Méditerranée jusqu'au fond du désert oriental.

S'il ne fit pas la guerre, Salomon conquiert cependant des territoires, mais il les conquiert sur les sables. Il recula les limites des terres cultivables, et il construisit, dans un endroit qui nous semble aujourd'hui absolument inhabitable, la ville superbe de Palmyre. Mais la destinée de cette cité fameuse semble avoir été bien éphémère. C'est par des prodiges d'industrie et d'activité qu'un grand centre de population pouvait se maintenir en plein désert, loin de tout cours d'eau important. Lorsque, après Salomon, les guerres civiles absorbèrent et épuisèrent le peuple d'Israël, la cité orientale se vit abandonnée, jusqu'au jour où elle fut de nouveau occupée et rebâtie par les Romains. Aujourd'hui, ses hautes colonnes se dressant dans la solitude, étonnent le voyageur et lui remplissent l'âme d'une singulière mélancolie.



[641]



[Fig. 387](#). Tombeau dit d'Absalon, dans la vallée de Josaphat, près de Jérusalem. D'après une photographie de Bonfils.

Ainsi que je l'ai déjà indiqué plus haut, p. 637 (fig. 386), les ornements de ce monument prouvent qu'il appartient à la période gréco-romaine.

[642]

Salomon, Palmyre, ces grands noms qui éblouissent encore la pensée, surgissent avec un éclat tout à part dans la sombre histoire d'Israël. Quand on s'en détourne, on ne voit plus après eux qu'un gouffre obscur et sanglant, dans lequel glisse, d'une lamentable chute, ce malheureux petit royaume à qui le génie de David et de son fils donnèrent quelques années de grandeur.

Pendant quelques siècles, Jérusalem où règne encore la famille de David, conserve toutefois un certain ascendant moral. Elle reste le centre intellectuel du pays. C'est là que les scribes compilent patiemment les légendes et que les grands prophètes font entendre leur voix, travaillant les uns et les autres, mais bien en vain, à reconstituer l'unité d'Israël, par l'unité de ses traditions et de son culte.

Quant au royaume des dix tribus, fondé par Jéroboam, et qui eut pour capitale, d'abord Sichem, puis Samarie, il est le théâtre des plus sombres tragédies. Les usurpations, les massacres, les lâches appels à l'étranger, excitent le mépris des nations voisines, qui toutes réclament l'extinction de ce foyer de désordres et de rébellion.

En 721 avant Jésus-Christ, Sargon, roi de Ninive, détruit le royaume de Samarie. Celui de Jérusalem, beaucoup plus petit, mais conservant un peu d'ordre, de dignité, le prestige de sa capitale, dure un siècle et demi de plus environ.

Il doit du reste, sa conservation précaire aux révolutions qui bouleversent les grands empires de l'Asie. La chute de Ninive recule celle de Jérusalem.

Mais enfin, les rois de Juda encourent la colère de Nabuchodonosor en s'alliant contre lui au Pharaon d'Égypte, et, en 586, le puissant souverain de Babylone prend Jérusalem, la détruit de fond en comble, renverse le temple et emmène les Juifs en captivité.

Désormais la Judée peut être rayée du rang des nations.

C'est en vain que Cyrus rend un édit qui permet aux Hébreux de rentrer dans leur pays, de reconstruire leur ville et leur temple. Ils ne rebâtissent Jérusalem qu'en tremblant, et sous la menace constante des rois de Perse, qui, sur de faux rapports, prennent ombrage pour la

moindre pierre ajoutée aux murailles, et ordonnent brutalement, à plusieurs reprises, d'interrompre le travail.

[643]

En réalité, l'indépendance des Juifs ne sera plus que nominale. Les Perses, les Grecs, les Romains, étendront tour à tour leur ombre redoutable sur le chétif royaume qui s'aigrira dans cette sujétion continue, et n'aura pour se consoler de son impuissance que ses vaniteux discours.

Les grands rêves de ses prophètes, qui, jadis, n'ont pu lui inspirer ni le patriotisme, ni l'énergie, ni la confiance dans ses destinées, l'enivrent dans son humiliation et dans son infortune, et lui donnent d'autant plus d'orgueil qu'il est plus écrasé, plus abattu.

Assez pusillanime au fond - malgré quelques impulsions héroïques sous les Juges, sous David, dans le désespoir de la lutte contre Babylone - le peuple juif n'attend plus, à la fin, son relèvement que d'un miracle. L'interprétation fantaisiste des ouvrages de ses écrivains patriotiques et religieux le remplit de prodigieuses illusions. Son jargon vantard étonne la toute-puissante Rome elle-même, qui, sachant bien qu'elle pourra écraser d'un geste ce nid de fanatiques bruyants quand cela deviendra nécessaire, se contente pendant longtemps de le mépriser. La discorde, l'anarchie et les clameurs de cet encombrant petit peuple finirent pourtant par lasser la patience du colosse, qui, pour ne plus entendre parler de lui, se décida à l'anéantir.

En l'an 70 de notre ère, Titus prit Jérusalem, la livra aux flammes, et la dispersion des Juifs commença.

Mais au moment même où cette race obstinée allait cesser de compter au rang des nations, alors que sa poussière, dispersée à tous les souffles de l'espace, allait s'abattre sur les chemins du monde pour y être foulée dédaigneusement pendant des siècles sous le pied des peuples en marche, à cette minute tragique de sa vie qui semblait être la dernière, naissait dans son sein le grand illuminé dont le nom devait pendant plus de deux mille ans régner souverainement sur l'Occident. Un obscur ouvrier galiléen allait devenir le Dieu redouté des peuples les plus civilisés du monde.

[644]

**LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.**

LIVRE CINQUIÈME  
**LA CIVILISATION JUIVE**

**Chapitre 2**

---

Institutions, mœurs  
et coutumes des Hébreux

Les Israélites demeurèrent, jusqu'aux derniers temps de leur histoire, à un degré très inférieur de civilisation confinant à la pure barbarie.

Ils ne dépassèrent que très peu les mœurs des peuples agriculteurs et pasteurs, soumis au régime patriarcal et qu'on peut considérer comme à peine entrés dans le cycle de l'évolution sociale.

L'un des symptômes qui caractérisent le mieux l'état de la civilisation d'une race, c'est la plus ou moins grande division du travail. Chez les Hébreux, c'est à peine si, vers l'époque des rois, on commence à distinguer les métiers.

Pendant la plus longue période de leur histoire, nous voyons chaque famille suffire à ses propres besoins, cuire elle-même son pain, filer, tisser les étoffes dont elle fabrique ses vêtements, cultiver ses champs, élever ses bestiaux, les tuer et préparer leurs peaux.

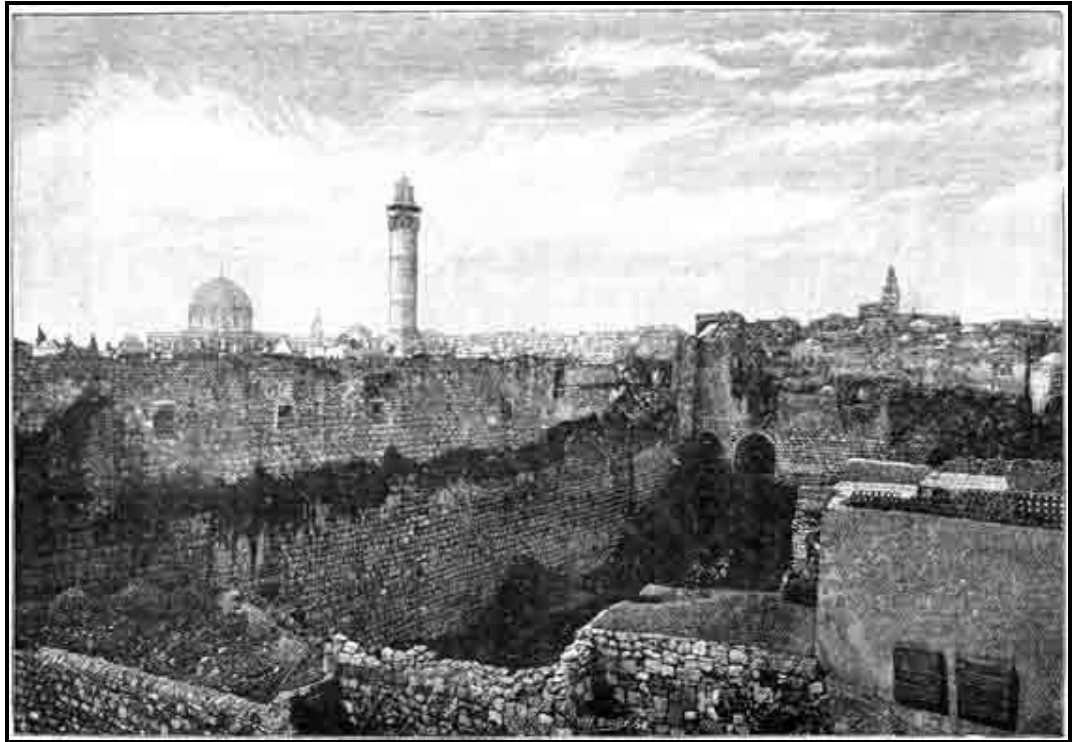
Le travail du forgeron fut celui qui, le premier, s'exerça à part. Mais les métaux ne furent jamais très abondants chez Israël. Les instruments de pierre et de bois étaient les plus répandus ; les armes

elles-mêmes n'étaient pas toujours en fer ni même en bronze. Un caillou ramassé dans le torrent frappait plus sûrement qu'un javelot dans la main de ces pâtres-soldats. C'est avec une fronde que David tua le géant Goliath.

Ces coutumes sont celles des tribus arabes qui vivent encore de nos jours sur les confins du désert.

Même au contact des brillantes civilisations de l'Égypte et de l'Assyrie, Israël ne les changea pas.

Il resta un peuple exclusivement agriculteur et pasteur. L'éle-  
[645]



[Fig. 388](#). Vue d'une partie de Jérusalem. - Le monument couvert d'un dôme qu'on voit à gauche du dessin est la célèbre mosquée d'Omar, construite sur l'emplacement du temple de Salomon. D'après une photographie.

[646]

vage des troupeaux, la culture du blé, du figuier, de l'olivier, de la vigne, fut toujours sa grande occupation.

Ses héros, avant de le mener à la victoire, avaient poussé la charrue ou tondu les brebis. Gédéon était occupé à battre le blé et à le vanner, lorsque lui apparut l'ange qui lui ordonna de délivrer son peuple du joug des Madianites. Saül cherchait les ânesses de son père lorsque Samuel lui annonça qu'il serait roi. David s'enhardit à la guerre en repoussant les bêtes féroces qui venaient attaquer son troupeau lorsqu'il était simple berger.

La division du travail, en concentrant toute l'habileté de l'ouvrier sur un seul objet, amène le perfectionnement de l'industrie et facilite l'éclosion de l'art. Cette division ne fut jamais poussée assez loin chez les Hébreux pour produire de tels résultats.

Il n'y eut en Palestine aucune industrie, quelle qu'elle fût. Jamais un objet de fabrication juive ne valut la peine d'être exporté. Lorsque le luxe naquit vers l'époque de Salomon, il fut exclusivement alimenté par des produits venus du dehors.

L'exportation, pour les Hébreux, consista uniquement dans les fruits de la terre : blé, vin, huile, baume, etc. Ils les envoyaient surtout dans la Phénicie, qui n'avait qu'un territoire trop restreint pour alimenter ses grandes villes. Cette contrée, en échange, introduisait en Judée les bijoux, les meubles, les armes, les étoffes, les bois et l'ivoire travaillé qu'elle tirait de ses propres fabriques ou de celles du monde entier, avec lequel elle était en rapport.

Même pour des métiers assez grossiers, tel que celui du charpentier, Israël, au temps de sa splendeur, est absolument dépourvu d'ouvriers habiles.

« Donne à tes serviteurs ordre qu'ils coupent pour moi des cèdres du Liban », fait dire Salomon à Hiram, roi de Tyr, « et je donnerai à tes serviteurs telle récompense que tu me demanderas ; car tu sais qu'il n'y a personne parmi mon peuple qui sache couper le bois comme les Sidoniens. Et envoie-moi aussi quelque homme qui s'entende à travailler en or, en argent, en airain, en fer, en écarlate, en cramoisi et en hyacinthe. »

Salomon donnait à Hiram chaque année vingt mille mesures de froment et vingt mille mesures d'huile, ce qui indique suffisamment en quoi consistait la richesse d'Israël.

Ce fut également de Phénicie que vint un ouvrier très habile, [647] « qui travaillait en bronze », dit l'Écriture, « et qui était rempli de sagesse, d'intelligence et de science pour faire toutes sortes d'ouvrages en bronze. » Il surveilla la fonte et la pose des colonnes et des vases d'airain qui ornèrent le temple.

L'industrie n'étant pas sortie en Judée de l'état le plus rudimentaire, on peut prévoir ce qu'y fut l'art, ou plutôt ce qu'il n'y fut pas, car il ne s'y manifesta jamais par la plus faible tentative.

Aucun peuple ne fut dépourvu de sens artistique au degré où le furent les Juifs.

La loi qui leur défendit les images taillées ne fit pas perdre au monde des chefs-d'œuvre, car on se demande ce qu'eussent pu être ces images. D'ailleurs, les infractions du deuxième commandement - infractions dont ils ne se privèrent pas - ne donnèrent naissance qu'à ces éternels veaux de bronze ou d'or, leurs idoles préférées, qu'ils fondaient tant bien que mal, aux pieux grossiers, symboles de la force mâle, qu'ils dressaient sous les bocages d'Astarté, et à ces idoles du foyer ou *téraphim*, sortes de poupées grotesques, dont l'une, couchée dans le lit de David et la tête enveloppée par les soins de sa femme, donna un instant le change aux soldats de Saül envoyés pour le tuer.

On ne peut donc parler ni de la sculpture, ni de la peinture des Israélites. Quant à l'architecture, ils n'en eurent pas davantage. Leur fameux temple, sur lequel ont été publiées tant de fastidieuses dissertations, fut un monument de style assyro-égyptien, uniquement construit par des architectes étrangers, ainsi que la Bible nous l'indique.

Les palais du même roi n'étaient que de chétives copies des palais égyptiens ou assyriens. Quant à la ville de Palmyre, dont il fut le fondateur, il ne faudrait pas croire qu'il y édifia les splendides colonnes qui ont résisté à l'effort des siècles et que l'on y admire encore aujourd'hui, Ces colonnes sont bien postérieures. La Palmyre de Salomon fut détruite de fond en comble par Nabuchodonosor et il n'en reste plus une seule pierre.

Le seul des beaux-arts que les Hébreux cultivèrent fut celui de tous les peuples primitifs, la musique. Ils l'aimèrent passionnément, la mêlèrent à leurs plaisirs, à leurs exercices militaires, à leurs fêtes religieuses. Très analogues sans doute aux mélopées [648] plaintives des Arabes modernes, elle dut être fort peu compliquée. Parmi leurs instruments figurent la harpe, le sistre, les cymbales, la flûte, la trompette, le tambour.

La guerre elle-même, que les Israélites pratiquèrent pourtant constamment, ne devint pour eux ni un art, ni une science. Ils manquèrent de stratégie et ne triomphèrent jamais que par une sorte de *furia*, analogue à celle des Bédouins modernes. Naturellement craintifs, ils ne devenaient terribles que par une exaltation momentanée que les chefs et les prophètes tâchaient d'éveiller par leurs discours.

« Tous les Israélites ayant vu Goliath », est-il dit dans les Rois, « furent devant lui tremblants de peur. »

Lorsque Gédéon marcha contre les Madianites, il tint ce discours à ses troupes : « Que celui qui est timide et qui manque de cœur s'en retourne. » Et vingt-deux mille hommes sur trente-deux mille le quittèrent pour s'en retourner chez eux.

Tous les lecteurs de la Bible connaissent l'impitoyable férocité des Juifs. Il n'y a qu'à parcourir pour s'en convaincre le passage des Rois qui nous montre David faisant brûler, écorcher et scier la totalité des vaincus. Les massacres en masse suivaient toujours, régulièrement, la moindre conquête. Les populations étaient vouées à l'interdit, c'est-à-dire condamnées en bloc et exterminées au nom de Iahvé, sans distinction de sexe ni d'âge. L'incendie et le pillage accompagnaient l'effusion du sang.

Après la prise de Jéricho, dit le livre de Josué, « ils passèrent au fil de l'épée tout ce qui était dans la ville, depuis l'homme jusqu'à la femme, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, même jusqu'au bœuf, au menu bétail et à l'âne... Puis ils brûlèrent la ville et tout ce qui y était ; ils mirent seulement l'argent et l'or, et les vaisseaux d'airain et de fer au trésor de la maison de Iahvé. »



L'esclavage était pratiqué chez les Juifs sur une large échelle, mais, de même que chez tous les Orientaux, la situation de l'esclave n'avait rien d'intolérable. L'esclave de race israélite était traité comme un membre de la famille, et, au bout de sept années, il avait le droit de choisir s'il voulait reprendre sa liberté ou demeurer dans la servitude. Au cas où, par inquiétude du lendemain, par [649] incapacité de se suffire à lui-même, par affection pour de bons maîtres, il prenait le second parti, il devenait alors esclave pour sa vie tout entière.



[Fig. 389.](#) Jérusalem. Porte de Damas. D'après une photographie. Cette porte, la plus importante de celles par lesquelles on pénètre dans Jérusalem, fut, suivant une inscription, reconstruite en 1537 par l'empereur Soliman le Magnifique.

S'il se décidait à partir, on ne devait point le renvoyer sans ressources.

« Quand tu le renverras libre d'avec toi, » dit le Deutéronome, « tu ne le renverras point à vide ; mais tu ne manqueras point de le charger de quelque chose de ton troupeau, de ton aire et de ta cuve ; tu lui donneras des biens dont Iahvé, ton Dieu, t'aura béni, te souvenant que, toi aussi, tu as été esclave au pays d'Égypte. »

Dans le Lévitique, nous voyons l'ordre de traiter, non comme des esclaves, mais comme des serviteurs à gages, les enfants d'Israël qui auront été vendus pour dettes :

« Mais pour ce qui est de ton esclave et de ta servante qui seront à toi », ajoute le législateur, « achète-les des nations qui sont autour de vous ; vous achèterez d'elles l'esclave et la servante. »

[650]

Comme chez tous les peuples soumis au régime patriarcal, les membres de chaque tribu formaient chez les Juifs une famille très unie dont tous les membres se donnaient toujours une aide réciproque.

« Quand un de tes frères sera pauvre parmi toi, dans quelque lieu de ta demeure, tu n'endurciras point ton cœur, et tu ne resserreras point ta main à ton frère qui sera dans la pauvreté », dit le Deutéronome.

« Mais tu ne manqueras pas de lui ouvrir la main, et de lui prêter sur gage, autant qu'il en aura besoin, pour l'indigence où il se trouvera.

L'usure qui, de tout temps, fut une pratique favorite chez les fils d'Israël vis-à-vis des étrangers, était rigoureusement interdite entre eux. L'idée de la solidarité de race fut toujours la seule barrière assez puissante pour mettre un frein à l'âpreté du Juif.

L'esprit de famille, antique sentiment, né sous la tente et nourri dans le désert, ne s'éteignit pas après la conquête. L'autorité du père fut toujours sacrée ; la bénédiction et la malédiction paternelle eurent toujours la même portée, presque surnaturelle.

Cependant le chef de famille perdit le droit de vie et de mort sur ses enfants, et celui d'intervertir l'ordre de leurs naissances en reconnaissant pour l'aîné celui qu'il préférait.

D'ailleurs le droit d'aînesse ne conférait en Palestine que des avantages purement moraux avec une très légère augmentation d'héritage, les biens étant partagés entre tous les enfants, même les filles.

Une postérité nombreuse semblait être la plus haute faveur que Iahvé pût accorder à un homme. La stérilité pour la femme était un opprobre.

Lorsqu'un homme mourait sans enfants, son frère cadet était tenu d'épouser la veuve, et, suivant l'expression biblique de « susciter lignée à son frère. »

Si le défunt n'avait pas de frère, c'était le plus proche parent qui devait épouser la veuve. Le refus en pareil cas était une action déshonorante.

La femme que son beau-frère refusait d'épouser devait se rendre à la porte de la ville, devant les anciens qui y siégeaient - car la porte jouait chez les juifs, comme dans tout l'Orient, le rôle de forum et [651] de tribunal. Nous avons déjà signalé cet usage à propos des portes monumentales de l'Assyrie.

Et la veuve repoussée devait dire aux anciens :

« Mon beau-frère refuse de relever le nom de son frère en Israël, et ne veut point m'épouser par droit de beau-frère. »

Les anciens alors faisaient venir le récalcitrant et l'exhortaient à remplir son devoir. S'il persistait dans son refus, sa belle-sœur lui ôtait un soulier et lui crachait au visage devant les anciens, disant :

« C'est ainsi qu'on fera à l'homme qui ne soutiendra pas la famille de son frère.

« Et, » ajoute le Deutéronome, « son nom sera appelé en Israël la maison du déchaussé. »

La polygamie fut toujours très répandue en Israël, et ne rencontra jamais aucune opposition de la part de la loi civile ou religieuse. Dès l'époque patriarcale, nous voyons Abraham, Jacob, avoir plusieurs femmes. Jacob épousa régulièrement les deux sœurs, Lia et Rachel. Salomon avait plusieurs centaines de femmes. On les obtenait comme aujourd'hui chez les Arabes par voie d'achat.

La virginité était très estimée chez les Juifs. Lorsqu'un homme prouvait que la jeune fille qu'il avait épousée n'était pas vierge, alors que les parents la lui avaient donnée pour telle, on assommait la coupable à coups de pierre. Si l'accusation du mari était fausse, il était condamné à payer aux parents cent pièces d'argent, et il lui était interdit de divorcer.

Celui qui faisait violence à une jeune fille était forcé de la doter et de l'épouser.

Mais si la jeune fille était fiancée, le viol équivalait à un adultère et était puni de mort.

Une singulière disposition voulait que la jeune fille fut reconnue coupable de complicité et lapidée si l'acte criminel avait eu lieu dans un endroit habité, parce qu'elle aurait dû appeler à l'aide et ne l'avait pas fait. En pleins champs, elle était reconnue innocente, car elle avait pu crier sans être entendue.

La foi conjugale était respectée chez les Israélites, et l'adultère réputé comme un crime capital, que la loi punissait de mort. Il [652] s'agit ici, bien entendu, de l'adultère de la femme. Celui de l'homme n'existait pas, puisqu'il pouvait prendre autant d'épouses légitimes ou illégitimes que ses moyens le lui permettaient. L'homme n'était réputé criminel que lorsqu'il touchait à une jeune fille fiancée ou à une femme mariée, auquel cas il encourait la peine de mort.

L'adultère n'était pas d'ailleurs le seul crime que la loi devait interdire au tempérament lascif des Israélites. Les plus violents débordements étaient énumérés dans leurs codes, chacun en regard d'une peine sévère. Mais cette sévérité même montre que les transgressions étaient fréquentes.

L'inceste, avec sa sœur, avec sa propre mère, le commerce des hommes entre eux et des femmes entre elles, la bestialité sous toutes

ses formes, tels étaient les péchés les plus habituels de cette race, dont Tacite a remarqué l'insatiable sensualité.

Comme chez tous les peuples voluptueux, on voulut toujours en Israël mêler les plus grossiers plaisirs aux rites sacrés et les sanctifier par la religion. Les prostitutions en l'honneur d'Astarté ; les orgies pieuses sur les tapis de fleurs, à l'ombre des bois d'oliviers, dans les nuits tièdes, constituèrent un genre de culte qui ne cessa jamais d'être pratiqué en Palestine, malgré l'indignation des prophètes.

Les interdictions contenues dans le chapitre XVIII du Lévitique telles que celles de l'inceste, des rapports des hommes entre eux, des rapports des hommes ou des femmes avec des animaux, défenses que la plupart des codes n'ont pas promulguées les considérant comme inutiles montrent le degré de lubricité auquel était arrivé le peuple juif.

La femme dans la société juive, de même d'ailleurs que chez tous les peuples primitifs, était très dépendante. On la considérait comme une propriété que l'on achetait à son père en l'épousant, et dont on était le maître presque absolu.

Un vœu ou un serment d'elle ne comptait pas si le mari ne le ratifiait.

Cependant elle n'était point enfermée ainsi que la femme orientale de nos jours. Lorsqu'elle était douée de qualités exceptionnelles, elle pouvait même jouer un certain rôle, comme Marie, [653] la sœur de Moïse, et Débora, qui exerça l'autorité d'un juge. Les femmes étaient aptes à hériter chez les Juifs. La mère de famille avait droit au respect tout comme le père. « Honore ton père et ta mère, » dit l'Exode. Celui qui frappait son père ou sa mère était puni de mort.

La loi criminelle des Israélites reposait tout entière sur le sys-



[Fig. 390.](#) Réservoir Mamillah, près de Jérusalem. D'après une photographie.

Ce réservoir est probablement la Piscine dite des Serpents, mentionnée par l'historien Josèphe. Il a 90 mètres de longueur. Il alimente un autre réservoir situé dans l'intérieur de Jérusalem et dont la construction est attribuée au roi Ézéchias.

tème barbare et primitif de la peine du talion. Elle se résume dans les lignes suivantes du Lévitique :

« On punira de mort celui qui aura frappé à mort quelque personne que ce soit. »

« Celui qui aura frappé une bête à mort la rendra ; vie pour vie. »

« Et quand quelque homme aura fait outrage à son prochain, on lui fera comme il a fait. »

« Fracture pour fracture, œil pour œil, dent pour dent, on lui fera le même mal qu'il aura fait à un autre homme. »

[654]

Cette loi était appliquée même aux animaux :

« Si un bœuf heurte de sa corne un homme ou une femme et que la personne en meure, le bœuf sera lapidé sans aucune rémission. »

C'était au nom de la communauté que les criminels étaient jugés et punis. Cependant un reste des mœurs tout à fait primitives, où l'offensé se fait justice à lui-même, subsistait encore dans la société juive. C'était le droit de vengeance attribué au plus proche parent d'un homme assassiné. Ce proche parent, appelé le *garant du sang*, avait le droit de tuer le meurtrier, excepté toutefois dans le temple et dans certains lieux de refuge.

Cette trace d'un degré inférieur d'évolution au-dessus duquel les Juifs ne s'élevèrent jamais beaucoup, n'est pas la seule que l'on constate dans leurs usages. Ainsi le *jubilé* est une forme atténuée du communisme primitif.

Tous les quarante-neuf ans - une semaine d'années, comme disaient les Juifs, sept fois sept ans - s'ouvrait l'*année du jubilé*, la cinquantième, pendant laquelle on laissait la terre en friche, où tous les esclaves étaient mis en liberté, et où chaque famille israélite était réintégrée dans l'héritage de ses pères, dans la part donnée à ses ancêtres au moment du partage.

Outre l'*année du jubilé*, il y avait tous les sept ans l'*année de relâche*, où les dettes étaient remises et où les Israélites que leur pauvreté avaient réduits en esclavage recouvraient la liberté. « Afin, disait la loi, qu'il n'y ait pas de pauvres parmi vous. »

On le voit, c'est tout à fait le communisme antique, l'obstacle primordial de tout progrès, auquel le socialisme d'État voudrait nous ramener. Peut-être faut-il chercher dans la persistance de ces institutions primitives une des principales raisons qui empêchèrent le développement industriel, artistique, intellectuel de la société juive.

L'attentat à la propriété était une faute grave punie par la restitution au double, au triple, de la valeur de l'objet dérobé ; parfois même il fallait rendre cinq fois, sept fois cette valeur.

Un châtement très grave, appliqué dans plusieurs cas, était le retranchement de l'assemblée d'Israël, autrement dit une sorte de mort civile. Celui qui supportait cette excommunication perdait [655] les précieux avantages que donnaient le titre d'Israélite et cette puissante solidarité dont bénéficiait le moindre des descendants de Jacob.

Le gouvernement des Hébreux rappela toujours le régime patriarcal observé chez tous les nomades.

Les *anciens* gardèrent, même sous la monarchie, une grande autorité dans chaque ville.

Pendant des siècles, les cheiks ou juges recevaient le commandement en temps de guerre à la façon des chefs de bandes nomades.

Les rois eux-mêmes eurent ce caractère paternel ou militaire d'où relevait toute autorité en Israël. Ils ne ressemblèrent jamais aux orgueilleux souverains de l'Asie, sortes de demi-dieux dont on n'approchait qu'en tremblant et au péril de sa vie. Saül, David, Salomon lui-même et tous leurs successeurs, vécurent très près du peuple, sans étiquette, accessibles à tous, rudoyés par les prophètes, impunément insultés parfois, comme David par Scimhi, qui lui jeta des pierres.

La vie privée des Israélites était simple. Leurs plus grandes richesses consistaient en troupeaux, en fruits, en blé, en vêtements de rechange.

Ils s'habillaient à peu près comme les Arabes de nos jours et portaient des sandales. De tous temps, ils eurent le goût des bijoux. La coquetterie des femmes devint très grande vers les derniers temps de la royauté. La recherche de leurs parures souleva la colère des prophètes. J'ai cité à propos du luxe de Babylone l'énumération des ajustements de ces vaniteuses filles d'Orient, tels qu'ils se trouvent détaillés dans la bouche sévère d'Isaïe.

Le plus grand faste qui fut jamais déployé en Israël parut à la cour de Salomon.



« La reine de Saba », racontent les Chroniques, « fut toute ravie en elle-même lorsqu'elle vit la maison qu'il avait. bâtie et les mets de sa table, les logements de ses serviteurs, l'ordre et le service de ses officiers, leurs vêtements, ses échantons et leurs vêtements, et la montée par laquelle il montait dans la maison de l'Éternel. »

[656]

On peut voir à l'étonnement respectueux avec lequel l'historien décrit les boucliers d'or dont Salomon orna son palais, son trône d'ivoire incrusté d'or, sa vaisselle d'or, quelle impression un tel déploiement de luxe pouvait faire sur l'esprit simple des Hébreux.

Il est curieux de remarquer que, dès cette époque, les Juifs se plaisaient à l'étalement brutal des richesses, au luxe coûteux et voyant plutôt qu'aux précieux objets d'art, dont ils n'adoptèrent jamais le goût que par esprit d'imitation.

Pour décrire les magnificences étalées par Salomon, l'auteur des Chroniques n'a que le mot d'or à la bouche. Ce mot revient douze fois en quelques lignes.

« Il avait cinq cents boucliers d'or faits avec neuf cents pièces d'or..., le trône était d'ivoire couvert d'or.... le marchepied était d'or.... les accoudoirs étaient d'or.... la vaisselle était d'or... Il n'y en avait pas d'argent ; l'argent n'était point estimé au temps de Salomon. »

Comme l'étalage de cet or sous toutes les formes, dans des palais et dans un temple dépourvus de toute beauté artistique, montre bien l'âme juive, avec une candeur presque grossière.

La source de ces richesses était le commerce, et surtout à ce moment le commerce maritime, dont Salomon fit un essai qui ne dura pas. Israël ne se souciait pas de la mer. Les navires et les matelots dont le roi fit usage étaient empruntés à la Phénicie, comme le bois de cèdre et les architectes du temple.

« Hiram lui envoya des navires et des serviteurs expérimentés dans la marine, qui s'en allèrent avec les serviteurs de Salomon à Ophir, et qui rapportèrent de là quatre cent cinquante talents d'or...

« Et les navires du roi allaient à Tarsis avec les serviteurs du roi Hiram ; et les navires de Tarsis revenaient en trois ans une fois, apportant de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons. »

Les maisons des Israélites ne différaient guère de celles que l'on voit aujourd'hui en Syrie. Celles des riches étaient en pierre et celles des moins fortunés en briques.

Elles étaient simples intérieurement, meublées de lits, de tables, de sièges et de vases à parfums, probablement assez ordinaires comme matière première et comme forme.

Le premier luxe que les législateurs aient essayé de généraliser en Israël, et qu'ils semblent avoir eu bien du mal à obtenir, c'était [657] la propreté. Elle était indispensable à cette race malsaine plus qu'à toute autre, pour ne pas être absolument rongée par les ulcères, la gale, les dartres, la lèpre. Le plus clair héritage des enfants d'Israël, indépendamment des douteuses promesses de Iahvé, c'est un sang vicié, toujours prêt à les couvrir de maladies cutanées.

Leurs législateurs avaient constaté que la chair du porc, les viandes saignantes, les mollusques, les coquillages favorisent le développement des affections de la peau, et c'est pour cette raison sans doute qu'il leur interdisait rigoureusement cette nourriture. Manger du porc était en abomination à Iahvé. Quant à la viande de boucherie, on ne devait en faire usage qu'absolument exsangue.

Il fallait également des prescriptions légales sévères pour empêcher les Israélites de manger du chien, des charognes et toutes sortes de malpropetés.



[Fig. 391.](#) Vue de Bethléem. D'après une photographie.

C'est dans cette ville que, suivant la tradition, naquit Jésus-Christ. Elle fut la patrie de la famille de David et habitée par ses descendants les plus illustres. De l'ancienne Bethléem, détruite plusieurs fois, il ne reste que des souvenirs.

[658]

Les purifications, les ablutions leur étaient ordonnées. La circoncision fut également une mesure d'hygiène. Des soins extrêmes devaient être pris par les femmes dans toutes les situations où la nature leur impose d'inévitables souillures.

Toutes ces mesures portaient avec elles une sanction religieuse, qui en rendait l'infraction redoutable.

Des chapitres entiers du Lévitique sont consacrés à la description des maladies de la peau et aux précautions nécessaires d'isolement qui devaient empêcher leur contagion. Dès qu'un homme était atteint seulement d'un bouton de chaleur, il devait se montrer aux prêtres qui

décidaient si le cas pouvait devenir grave ou non. Les vêtements portés par les malades, les objets touchés par eux devaient être brûlés.

Ce n'est qu'au prix de pareilles précautions hygiéniques qu'Israël réussit à se perpétuer.

Les Juifs, contrairement à la plupart des Orientaux, redoutaient beaucoup la mort, au delà de laquelle ils n'entrevoient qu'un triste repos dans un lieu sombre. Ils célébraient avec exaltation la fête de la vie, et pleuraient ceux qu'ils perdaient en témoignant une douleur exubérante qu'il fallut parfois réprimer.

On hurlait, on gémissait, on se frappait la poitrine, on déchirait ses vêtements, on se couvrait de cendres en signes de deuil. Nul témoignage de douleur ne semblait exagéré en un jour de funérailles. Le mort était porté au tombeau de famille, creusé dans le roc. C'est là, suivant l'expression biblique, qu'il était « recueilli avec ses pères ».

Les manifestations bruyantes apparaissaient, du reste, dans la joie comme dans la tristesse. David, amenant l'arche de Iahvé à Jérusalem, était si joyeux, que tout à coup il enleva ses vêtements et se mit à sauter de toute sa force avec des cris de joie, scandalisant fort d'ailleurs sa femme Mical, fille de Saül, qui le traita de fou.

Si l'on voulait résumer en quelques mots la constitution mentale du peuple juif telle qu'elle se dégage de ses livres, on pourrait dire qu'il resta toujours très voisin des peuples les plus primitifs. Il était volontaire, impulsif, imprévoyant, naïvement féroce, [659] comme le sont les sauvages et les enfants. Il manqua toujours cependant de la grâce qui rend si charmantes la jeunesse des hommes et des races. S'étant trouvé, encore barbare, tout à coup plongé au sein de la civilisation asiatique, vieillie, raffinée, corruptrice, il devint vicieux, tout en restant ignorant. Il perdit les qualités du désert, sans acquérir le développement intellectuel qui est l'héritage des siècles.

Au point de vue des institutions, le tableau de la société juive peut se résumer en deux mots : une organisation patriarcale avec les mœurs, les goûts, les vices, les superstitions des cités asiatiques devenues trop vieilles.

Ezéchiél exprime cette idée au chapitre XVI lorsqu'il rappelle la naissance infime et les débuts mesquins de la nation juive, puis l'enivrement qui suivit l'établissement en Palestine.

« Tu ne t'es point souvenue de ta jeunesse, dit Iahvé à la race rebelle, mais tu t'es prostituée avec les enfants d'Assur, et maintenant tu portes sur toi l'énormité de tes abominations. »

[660]

**LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.**

LIVRE CINQUIÈME  
**LA CIVILISATION JUIVE**

**Chapitre 3**

---

**La religion d'Israël**

La religion juive n'a pas été de tous temps ce que nous désignons aujourd'hui par le nom de judaïsme.

Il fallut de longs siècles pour que les tendances monothéistes des Sémites, unies à la cosmogonie babylonienne et peu à peu débarrassées du polythéisme asiatique, devinssent la religion que les Juifs ont pratiquée depuis Jésus-Christ, et qui remonte à peu près au retour de la captivité.

Le Dieu des Juifs d'aujourd'hui, qui s'identifie au Dieu des chrétiens, père du Sauveur, n'a aucun trait de ressemblance avec Iahvé ou Jéhovah, le dieu du Sinaï dont on le fait descendre. Il ressemblerait plutôt à *Élohim*, le grand dieu vague des patriarches, qui n'eut point la personnalité restreinte ni le caractère farouche de Iahvé.

*Élohim* est, en effet, le nom que nous voyons donner à la divinité dans les plus anciens livres des Juifs.

On ne peut pas dire qu'*Élohim* était un seul dieu, car son nom est un collectif, et tous les mots qui s'y rapportent se trouvent au pluriel.

C'étaient donc les *Élohim* qu'Israël adorait durant la vie nomade des premiers âges.

Il n'aurait pas fallu alors demander à ce peuple simple une définition bien rigoureuse de l'objet de son culte. Les conceptions de l'esprit sémitique ont la tournure grandiose, monotone et vague des horizons du désert. Il ne précise rien, il n'enferme rien dans les formes nettes, arrêtées et multiples, si facilement créées par l'imagination aryenne. Aujourd'hui encore, malgré son islamisme apparent, le Bédouin du désert n'a qu'une religion bien vague et qui ne le préoccupe guère.

[661]



[Fig. 392.](#) Nomades des bords du Jourdain. D'après une photographie.

Le hasard m'ayant mis, pendant mon séjour en Palestine, en présence d'une des tribus nomades qu'on rencontre entre le désert et le Jourdain, j'ai profité de l'occasion pour photographier les types les plus intéressants. Cette planche est une copie de l'une de ces photographies.

L'absence d'idoles parmi les Sémites, leur besoin de simplicité, les prédisposaient au monothéisme et les y ont fait rapidement parvenir.

Ce serait trop affirmer, toutefois, que de confondre le vague déisme de leur primitive existence avec l'affirmation d'un Dieu unique proclamé par eux plus tard.

Certes, l'Élohim nébuleux, sans sexe et sans nom, à la fois unique et multiple des anciens âges, se rapproche plus du Dieu universel des grandes religions modernes que ne s'en rapproche l'atroce Iahvé, ruiselant du sang des peuples massacrés et de la graisse des sacrifices, protecteur étroit d'une misérable petite peuplade, frère de Moloch et de Baal.

[662]

Il serait difficile d'ailleurs de s'étendre longuement sur la religion tout à fait primitive des Juifs, car c'est presque seulement par les Peuples sémitiques du Sud que nous pouvons la juger, c'est-à-dire par ceux de cette race qui n'ont pas subi d'influence étrangère.

Aussi loin que nous remontions dans l'histoire des Sémites du Nord (Ammonites, Ismaélites, Juifs), nous ne pouvons connaître leur religion que postérieurement à leur séjour en Mésopotamie, et déjà marqué par le sceau indélébile de la pensée chaldéenne.

Le polythéisme de l'Asie éclate dès les temps les plus reculés de l'histoire juive, et jusque dans la famille d'Abraham. Ce sont trois êtres divins qui annoncent à ce patriarche la destruction de Sodome. Rachel, en quittant la maison paternelle, emporte les idoles de Laban.

On voit également, dès cette époque, par l'histoire d'Isaac, l'existence des sacrifices humains, qui durèrent si longtemps en Israël.

Le séjour en Égypte laissa très peu de traces dans la religion des Hébreux. C'est probablement à tort qu'on a voulu voir un souvenir d'Hâpis dans le veau d'or.

Le jeune taureau, emblème de la force mâle, fut répandu dans toute l'Asie et était d'origine chaldéenne. Bien longtemps après l'Égypte, et alors qu'ils étaient le plus fortement imbus de toutes les idées religieuses de la Mésopotamie, les Israélites adorèrent des veaux de métal. C'était la forme préférée par laquelle ils symbolisaient Iahvé.



De l'Égypte, Israël ne prit que des détails tout extérieurs : le pectoral des prêtres, l'arche sainte ou *naos* portatif, qui renfermait Iahvé sous la figure de deux pierres.

On se rappelle qu'en Égypte le Pharaon, égal aux dieux, avait seul le droit d'ouvrir le *naos* et de contempler l'emblème mystérieux et terrible.

En Judée, le grand-prêtre seul pénétrait, une fois l'an, dans le *Saint des saints* où se trouvait l'arche.

Ce coffre sacré portait malheur à celui qui osait le toucher. Les Philistins, qui l'avaient emporté dans leur butin, furent frappés de maux terribles jusqu'à ce qu'ils l'eussent rendu. Un officier de [663] David., croyant que l'arche tombait et voulant la soutenir, expira sur-le-champ.

C'est à ces superstitions que se borna tout ce qu'Israël sut emprunter à la grande civilisation égyptienne, beaucoup trop élevée pour lui. Il les abandonna avec toutes les autres, au fur et à mesure qu'il s'imprégna des croyances asiatiques. La dernière mention de l'arche faite par les livres hébreux se trouve dans Jérémie. Parlant du triomphe d'un dieu unique et spirituel en Israël, le prophète ajoute :

« En ces jours-là on ne dira plus : l'arche de l'alliance de l'Éternel ; et elle ne leur reviendra plus dans l'esprit, ils n'en feront plus mention, et ils ne la visiteront plus, et cela ne se fera plus. »

La religion, ou plutôt les nombreux cultes que pratiqua Israël depuis son établissement en Palestine jusqu'au retour de la captivité, avaient pris naissance dans le bassin de l'Euphrate.

Les noms mêmes de ses divinités indiquent, pour la plupart, leur origine accadienne.

Élohim est un pluriel de *El*, qui désignait en Chaldée un dieu suprême. *Bab-El*, en Mésopotamie, veut dire : la porte d'*El*, comme *Béth-El*, en Judée, veut dire la maison d'*El*.

Le lieu où Jacob lutta contre Dieu fut appelé *Péni-El*, et le patriarche lui-même prit désormais le nom d'*Isra-El* (plus fort que *El*).

Ashéra ou Astarté, la grande déesse voluptueuse que les Hébreux adoraient sur les hauts lieux, parmi les bocages, et en l'honneur de laquelle ils se livraient aux prostitutions sacrées, n'est autre qu'Istar, la Vénus babylonienne.

Le Baal qu'Israël donna longtemps pour rival à Iahvé et qui finit par se fondre avec lui, n'était pas le Bel chaldéen, mais il en descendait indirectement, ayant passé par la Phénicie, à qui les Hébreux l'empruntèrent.

Mais plus encore que les noms, signes tout extérieurs, le fond de la religion montre bien de quel centre de conceptions mythiques les croyances juives étaient émanées.

L'antique cosmogonie babylonienne, retrouvée dans les écrits cunéiformes, et dont l'invention fut antérieure de bien des siècles à [664] la Bible, s'est trouvée être semblable à celle de la Genèse qui n'en offre qu'une copie simplifiée.

L'idée babylonienne de la création du monde en six jours, c'est-à-dire par époques progressives, est d'ailleurs fort remarquable pour l'époque reculée où elle prit naissance. Ce n'est pas assurément un peuple sémite, avec ses conceptions vagues, qui aurait pu l'entrevoir.

L'espèce de logique qui se trouve dans les récits de la Genèse, la merveilleuse ingéniosité de leur composition, la puissance d'imagination qu'ils témoignent, dépassent aussi d'une façon incalculable les facultés des Béni-Israël.

L'Église vit un miracle dans l'éclosion de cette grandiose cosmogonie au sein d'une bande de nomades ignorants et grossiers, et en conclut naturellement qu'elle provenait d'une révélation divine.

Le miracle s'expliqua et l'hypothèse de la révélation s'évanouit, quand on retrouva tout le début de la Bible dans les écrits des sages chaldéens, écrits bien antérieurs à l'époque de l'Exode.

« Le pasteur nomade, dit avec raison M. Renan, n'eût pas inventé ces étonnants récits ; mais il en a fait le succès. La cosmogonie chaldéenne n'aurait jamais conquis le monde sous la forme exubérante qu'elle avait dans les textes assyriens ; la simplification qu'en fit le génie sémitique se trouva juste ce qu'il fallait à l'heure où l'esprit humain voulut des idées claires sur ce qu'on ne peut savoir clairement... Des monstruosité, qui se-

raient restées étouffées dans le fatras de l'Orient, sont devenues d'apparentes évidences. L'imagination nette et sobre d'Israël a fait ce miracle. Ce qui est grotesque dans Bérose a paru, dans les récits de la Bible, si vrai, si naturel, que notre crédulité occidentale y a vu de l'histoire, et a cru, en adoptant ces fables, rompre avec la mythologie. »

Ce n'est pas seulement dans la Genèse qu'on rencontre les mythes chaldéens. Leurs traces se retrouvent, bien que moins distinctes, dans des livres postérieurs. Dans celui des Juges, l'histoire de Samson en est un exemple.

Samson, avec sa prodigieuse force, ses exploits accomplis par des moyens très simples, représente l'Hercule israélite. Or, Hercule est d'origine babylonienne. Son type est ce fameux Ninib, le colosse assyro-accadien qui étouffe un lion d'une seule main. Samson aussi déchire un lion avec les mains. Son nom d'ailleurs, non pas [665] Samson, mais *Schimeschon*, signifie « soleil ». C'est un demi-dieu solaire, comme il en existait beaucoup sur les bords de l'Euphrate.

Nous n'avons pas le loisir d'exposer ici les découvertes de l'exégèse moderne sur ces questions. Nous nous bornerons à mentionner encore un des emprunts faits par les Juifs aux cultes de la Chaldée.

L'une des fables qu'Israël adopta le plus volontiers, c'est l'histoire de *Tammouz*, ce divin fils d'Istar que la déesse va chercher jusqu'au fond des enfers.

La mort de Tammouz, qui devint l'Adonis des Grecs, représentait la fin du printemps. Le beau jeune dieu mourait tous les ans, pour renaître après chaque hiver. Lorsque les premières ardeurs de l'été annonçaient qu'il n'était plus, on le pleurait solennellement. Les femmes surtout célébraient les rites funèbres et se lamentaient sur son sort.



[Fig. 393](#). Vue de Béthanie. D'après une photographie. Ce village est célèbre parmi les chrétiens pour avoir été souvent visité par Jésus. On y montre encore la place supposée de la maison de Marthe et de Marie.

[666]

Ezéchiel dit qu'encore de son temps, on voyait dans le temple de l'Éternel « des femmes qui pleuraient Tammouz. »

Examinons maintenant sans trop entrer dans les détails le caractère et les attributs des principales divinités d'Israël.

Ces divinités - Iahvé, Baal, Ashéra - avaient comme toutes celles de la Chaldée, une nature et des attributs Planétaires, atmosphériques ou solaires.

L'impression profonde, ineffaçable que firent sur les premiers habitants de la Mésopotamie, l'aspect d'un ciel resplendissant, toujours

pur, et les étranges phénomènes de brusques et effroyables orages, se transmettent à tous les Sémites qui séjournèrent dans cette contrée.

L'adoration directe du soleil, de la lune et des étoiles, subsista longtemps chez tous les peuples de la Syrie, les Israélites notamment.

À l'époque d'Ezéchiël, vers les derniers jours du royaume de Juda, on pouvait voir, dans le temple même de Jérusalem, des Juifs qui, le visage tourné vers l'orient, se prosternaient devant le soleil.

Le culte solaire se confondait alors avec celui des animaux, car, sur les murs mêmes du sanctuaire de Iahvé étaient peints, à ce que rapporte le prophète : « toutes sortes de figures de reptiles, et de bêtes, et de choses abominables, et tous les dieux infâmes de la maison d'Israël. »

La grande réforme iahvéiste du roi Josias avait cependant, peu d'années auparavant, débarrassé le temple des idoles qui l'encombraient.

Ce prince en avait retiré, nous disent les Rois :

« Tous les ustensiles qui avaient été faits pour Baal et pour Ashéra et pour toute l'armée des cieux... et il avait aboli les encensements à Baal, au soleil, à la lune, aux astres et à toute l'armée des cieux. »

« Il ôta aussi de l'entrée de la maison de Iahvé les chevaux que les rois de Juda avaient consacrés au soleil, et il brûla les chariots du soleil. »

Mais le peuple d'Israël était trop profondément plongé alors dans le polythéisme pour que la volonté d'un roi ou les discours d'un prophète pussent l'en arracher.

Une de ses idoles préférées était l'horrible Moloch, dieu du feu, [667] représenté par des statues d'airain, dans les bras chauffés au rouge desquelles on plaçait de petits enfants.

Le pieux Josias combattit également cette cruelle superstition :

« Il profana aussi Topheth, qui était dans la vallée du fils de Hinnom, dit la Bible, afin qu'il ne servît plus à personne pour y faire passer son fils ou sa fille par le feu de Moloch. »

Moloch était le dieu du feu malfaisant. Il représentait la foudre qui incendie les moissons, et les ardeurs du soleil dévorant qui stérilise les plaines. C'était un dieu redoutable, qu'il fallait toujours apaiser.

Baal, au contraire, personnifiait le soleil bienfaisant, qui faisait mûrir les fruits de la terre et rougir la grappe parfumée parmi la verdure des pampres. C'était un dieu particulièrement adoré des Phéniciens et que la Sidonienne Jézabel surtout mit en honneur chez les Hébreux.

Lors d'une grande sécheresse, survenue sous le règne d'Achab, mari de cette princesse, Élie, prophète de Iahvé et les prêtres de Baal latèrent pour savoir lequel de leurs dieux ferait descendre la pluie et rendrait aux champs leur verdure. La prière d'Élie parut avoir plus d'effet que celle de ses rivaux, ce qui mécontenta fort la reine Jézabel.

Quant à Aschéra - l'Astarté des Phéniciens, l'Istar ou la Mylitta de Babylone - elle eut, par les rites voluptueux de son culte, un succès considérable chez les fils lascifs d'Israël.

Ses autels se dressaient sur les collines, au-dessus des plaines brûlantes, dans un air vif et frais, à l'abri des moustiques infestant les régions basses. On les entourait de bois d'oliviers, où gémissaient sans cesse d'amoureuses tourterelles. Des jeunes filles, dont le beau corps constituait le vivant holocauste constamment préparé pour être brûlé par les feux de la déesse de l'amour, passaient leurs jours à broder des tentes pour le bocage et les nuits à satisfaire les fidèles qui y accouraient en foule.

Un pieu fiché en terre, grossier symbole phallique, suffisait pour évoquer l'idée d'Aschéra et consacrer un bocage.

Ces prostitutions sacrées prenaient un caractère répugnant lorsque, dans la nuit épaisse et tentatrice du bocage, c'étaient, non [668] plus des femmes, mais des eunuques qui se vendaient aux fidèles. Malgré le qualificatif de « chiens » que leur donnent les prophètes et la défense de consacrer à Iahvé le salaire de ces impurs, les fils d'Israël ne renoncèrent jamais à leurs rapports avec eux. C'est en raison de ces turpitudes que les prophètes Isaïe, Jérémie, et surtout Ezéchiel, appliquent à Jérusalem l'épithète de prostituée insatiable de luxure.

« Tu t'es confiée en ta beauté, » dit Iahvé à la ville coupable, « et tu t'es prostituée à cause de ta renommée, et tu as poussé ta prostitution jusqu'à te livrer à tout passant. »

« Et tu as pris de tes vêtements, et tu t'en es fait des vêtements de diverses couleurs pour tes hauts lieux, tels qu'il n'y en a point et n'y en aura point de semblables, et tu t'y es prostituée. »

Ce Iahvé, qui montra tant de jalousie pour les idoles rivales, fut le dieu dont les prophètes ou *nabis* se servirent pour ramener Israël à l'idée sémitique du monothéisme.

Ils le choisirent pour la raison très simple qu'il était le dieu national, et que, personnification du peuple, arbitre de la bonne et de la mauvaise fortune des Béni-Israël, il avait plus de chances que les autres d'être uniquement accepté.

Iahvé était né au Sinäi, de la terreur causée aux descendants d'Israël par le spectacle des effrayants orages de montagnes, inconnus dans la vallée du Nil.

Il fut d'abord pour eux simplement le dieu de l'atmosphère. La foudre, les vents, les nuages étaient ses coursiers, ses messagers, ses emblèmes.

Sa présence dans l'arche était représentée par deux pierres - sans doute des aérolithes tombés au désert, sous l'œil d'Israël stupéfait.

La colonne de fumée et la colonne de flamme qui guidaient le peuple dans la solitude - effets du vent jouant dans les sables - furent encore des signes par lesquels se manifesta Iahvé.

Dans tous les livres de la Bible, même les moins anciens, les phénomènes atmosphériques accompagnèrent et annoncèrent toujours ce dieu.

Élie le fait descendre sur l'autel sous forme de flamme ; il le [669] rencontre au mont Carmel, qui passait dans un léger souffle ; Job entend sortir d'un tourbillon la parole de Iahvé.

Le psaume XVIII raconte ainsi l'apparition de ce dieu de l'atmosphère :

« Une fumée montait de ses narines et de sa bouche un feu dévorant, tellement que des charbons en étaient embrasés. »

« Il abaissa les cieux et descendit, ayant une obscurité sous ses pieds. »



Fig. 394. Bédouins nomades de la Palestine. D'après une photographie. C'est aux environs de Jéricho que j'ai eu l'occasion de photographier la tribu de nomades dont la photogravure ci-dessus donne les types les plus curieux.

« Et il était monté sur un kérubim, et il volait ; il était porté sur les ailes du vent. »

« Il mit autour de lui les ténèbres pour sa retraite, comme une tente ; les ténèbres des eaux qui sont les nuées de l'air. »

« De la splendeur qui était devant lui les nuées furent écartées, et il y avait de la grêle et des charbons de feu. ».

« Et Iahvé tonna des cieux, et il jeta sa voix avec de la grêle et des charbons de feu. »



Ce dieu, créé par la terreur du désert, finit par être considéré en Israël comme un dieu particulier à ce peuple, une sorte de propriété nationale.

[670]

C'était un usage général en Asie, de même d'ailleurs en Égypte et chez tous les anciens peuples, que chaque ville, chaque tribu, tout en reconnaissant une foule de dieux, eût son dieu spécial, tutélaire : Moab avait Kamos ; Tyr, Melqarth ; les Philistins, Dagon ; Israël eut Iahvé.

Jusqu'à la captivité, Israël, même dans l'idée de ses prophètes les plus imbus de monothéisme, n'adora pas un dieu qui pût jamais devenir celui des autres nations. Les réformes des nabis eurent toujours un caractère exclusivement local. Tout ce qu'ils demandaient, c'était de faire prédominer en Israël le culte de Iahvé aux dépens des idoles étrangères. Quant à rêver d'un dieu éternel, universel, nul n'y songea en Palestine, avant Isaïe, Jérémie, les grands prophètes de l'exil, qui entrevirent à peine cette glorieuse synthèse.

Tout en défendant la suprématie de Iahvé, les livres juifs ne contestent nullement l'existence des dieux étrangers.

« Quel est, dit le Deutéronome, la nation si grande, qui ait ses dieux près de soi, comme nous avons Iahvé près de nous chaque fois que nous l'invoquons ? »

Ce même Deutéronome ordonne aux Israélites de détruire de fond en comble les villes, les lieux de culte, les idoles des peuples qu'ils vaincraient, afin de ne pas être obligés de servir les dieux des pays étrangers ; car, sans cette destruction, il allait de soi qu'en prenant la terre, on adoptait également les divinités qui y habitaient.

Iahvé devint donc le dieu national des Israélites. Mais, malgré son naturel jaloux, il lui fallut vivre en bonne intelligence avec une foule de dieux, de déesses, d'animaux sacrés, - tels que le veau, le serpent, - jusqu'à ce que l'évolution religieuse d'Israël eût ramené la race à ses tendances premières, faussées par le séjour en Mésopotamie, c'est-à-dire au monothéisme sémitique.

Ce Iahvé était particulièrement féroce. Quand le sang ne ruisselait pas, quand la graisse ne fumait pas sur l'autel, il n'était pas satisfait.

On lui offrait de monstrueux sacrifices. Salomon égorgea en une seule fois tant de taureaux et de moutons que l'autel d'airain sur lequel on les immolait ordinairement se trouva trop petit, et que le roi s'installa au milieu du grand parvis, tuant ou faisant tuer sans [671] relâche pendant toute une semaine. Suivant les chroniques, il massacra ainsi vingt-deux mille taureaux et cent vingt mille brebis pour satisfaire les instincts sanguinaires de son dieu.

Ce n'était pas seulement de sacrifices d'animaux que se contentait Iahvé, il lui fallait aussi des sacrifices humains, et la coutume s'en prolongea fort tard chez Israël. Jephté sacrifia sa propre fille ; Abraham faillit sacrifier son fils. Samuel sacrifia Agag, roi des Amalécites, qu'il fit mettre en pièces devant Iahvé à Guilgal.

Le caractère particulièrement sanguinaire de Iahvé se reconnaît dans la plupart des prescriptions qu'il fait à son peuple.

« Quant tu entreras dans une ville, » dit-il à la nation élue, « tu ne manqueras pas de faire passer les habitants de cette ville au fil de l'épée, et tu les détruiras, à la façon de l'interdit, avec tout ce qui y sera, faisant même passer ses bêtes au fil de l'épée. »

Et c'est pourtant cette effroyable idole que le doux Jésus appelait « mon père », et devant laquelle les tendres femmes chrétiennes font depuis tant de siècles joindre les mains de leurs petits enfants !

Cependant, par une sorte d'instinct, ce n'est pas le nom de *Jéhovah*, traduction de Iahvé, que le christianisme emploie de préférence. Le *Seigneur* est un terme plus généralement adopté. Il est grandiose et vague comme l'Élohim des patriarches.

Suivre pas à pas la longue évolution qui, lentement, année par année, siècle après siècle, a transformé le Iahvé du Sinäï, le dieu-foudre représenté par deux aréolithes, et l'a fait devenir d'abord l'idole sanglante, gorgée d'hécatombes de David et de Salomon, puis l'Éternel d'Isaïe, qui déjà prétend au règne universel, et enfin le père du Christ, en la nature duquel se confondait le doux Réformateur, serait une tâche trop longue pour que nous puissions essayer de l'entreprendre

ici ; nous n'indiquerons pas davantage comment naquirent et se développèrent certains dogmes du christianisme, tels que la résurrection et la vie future sur laquelle la Bible est à peu près muette. La mort ne fut jamais pour les Juifs qu'un lourd sommeil sans réveil. Ce n'était pas dans une vie future, mais dans l'application dès ici-bas d'une loi sévère, que devaient se réaliser les menaces et promesses de Iahvé.

La religion polythéiste des Juifs, telle que nous venons de la [672] décrire, subsista avec ses nombreux cultes, ses rites multiples, ses mythes touffus, jusqu'à l'époque de la captivité.

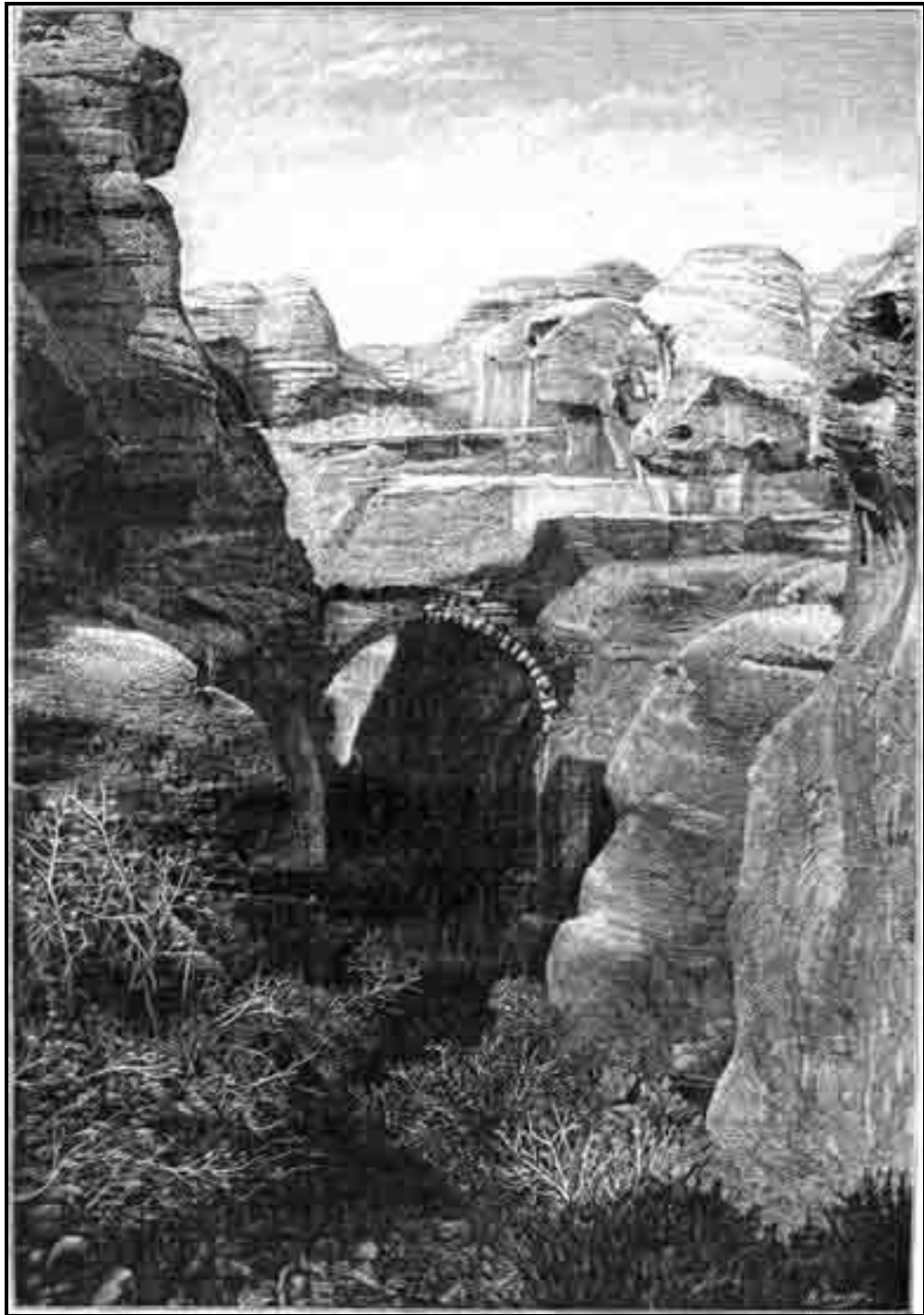
Puis un pas tellement brusque semble être fait vers le monothéisme qu'on pourrait se croire en présence, non pas d'une évolution régulière, mais d'une véritable révolution.

Une telle lacune ne pouvait se manifester ni dans l'histoire ni dans la pensée d'Israël. Elle est tout entière dans ses livres sacrés.

La Bible est un livre composé à des époques fort diverses ; elle est pleine de raccords, de mélanges, de récits arrangés, faits après coup. La haute poésie spiritualiste d'Isaïe suit de trop près par sa date et par sa place dans l'Ancien Testament le polythéisme et les récits barbares des vieux âges. Il y a là sans doute une lacune de plusieurs siècles que les documents bibliques ne permettent pas de combler.

Nous n'avons pas à rechercher ici comment elle pourrait l'être. Nous avons suivi les Juifs jusqu'à l'époque où ils cessèrent de former une nation et nous ne peindrons pas les transformations que subit leur pensée dans la suite des âges. Nous avons suffisamment montré par quelle évolution les doctrines chaldéennes, adoptées par un peuple nouveau, devinrent la religion juive. Ce serait dépasser les limites de cet ouvrage que de montrer comment cette religion juive, dérivée des croyances chaldéennes, devint, en s'associant à la mythologie aryenne, la grande religion qui a régi les nations civilisées de l'Europe pendant près de deux mille ans.

[673]



[Fig. 395.](#) Vue prise près de Pétra. D'après une photographie.

[674]

**LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.**

**LIVRE CINQUIÈME  
LA CIVILISATION JUIVE**

**Chapitre 4**

---

**La littérature hébraïque**

Les Juifs, si complètement dénués d'art et d'industrie, si fermés à toute beauté qui ne peut s'évaluer au poids de l'or, eurent cependant une littérature aussi riche que variée, dont quelques parties sont d'une élévation remarquable.

Ce phénomène ne s'est pas produit exclusivement en Israël, mais on le constate chez presque tous les peuples sémitiques, les Arabes notamment, dont la poésie antérieure à l'Islam, est justement célèbre. La poésie, d'ailleurs, est, avec la musique, l'art de tous les peuples primitifs. Loin de suivre un développement parallèle à celui de la civilisation, son importance, aussi bien que son influence, se restreint à mesure que les peuples progressent. Il faut de longs siècles de civilisation pour inventer la machine à vapeur et découvrir les lois de l'attraction, alors que de grands poèmes tels que l'Odyssée, l'Iliade, les chants d'Ossian peuvent naître dans des époques de barbarie.

La vie nomade du désert a toujours empêché parmi ceux qui la menaient la naissance des arts plastiques et les a laissés insensibles à la combinaison harmonieuse des lignes. Elle a poussé toutes leurs facultés dans le sens de la poésie, et surtout de la poésie lyrique.

Les plus anciens chants des Arabes sont les plus beaux. Plus tard, lorsqu'il habita les villes, ce peuple garda l'habitude d'aller sous la tente retremper son inspiration. C'est chez ses frères les nomades qu'il se mettait comme à l'école pour apprendre le beau langage, les rythmes sonores, les rêves héroïques.

Chez les Hébreux, les nabis, poètes ou prophètes, suivirent cette [675] tradition des races sémitiques. Même à l'époque de prospérité, de faste, aux premiers temps de la royauté, ceux qui firent entendre les plus fortes paroles, les avaient conçues dans la solitude et furent toujours des hallucinés, des cerveaux excités, des rêveurs.

Le désert exerce sur les Sémites une invincible fascination. on avait la nostalgie de ses horizons immenses, même dans les palais de cèdre et d'or que bâtit le roi Salomon. Il a été l'inspirateur de tous les grands chantres d'Israël : Job, Isaïe, Jérémie, Ézéchiël. Parmi les psaumes, les plus anciens, ceux qui furent sans doute composés sous la tente, avant l'établissement définitif en Palestine, sont de beaucoup supérieurs aux autres.

La poésie lyrique, très remarquable chez tous les Sémites, produisit en Israël des œuvres réellement hors ligne. Les autres branches de la littérature, chez les Hébreux, furent loin d'avoir la même valeur, mais elles furent excessivement variées. Elles sont précieuses pour nous parce qu'aucun des peuples appartenant aux premières civilisations ne nous a laissé autant d'écrits que les Juifs.

Les livres de l'Ancien Testament, qui ne représentent qu'une partie des œuvres littéraires d'Israël, puisqu'il s'en faut de beaucoup qu'elles nous soient toutes parvenues, contiennent des échantillons de la plupart des genres dans lesquels s'est exercé l'esprit humain.

Histoire, légendes, contes fantastiques, idylles, fragments de drame, morceaux didactiques, romans, hymnes religieux, chants guerriers, poèmes érotiques, recueils de préceptes, généalogies, codes, etc., toutes les variétés imaginables se rencontrent dans la Bible. Nous allons les passer rapidement en revue.

Les principaux livres historiques sont : les Juges, les Rois, les Chroniques, Esdras, Néhémie, les Macchabées.

Quant au Pentateuque, que l'on classait autrefois parmi eux, il se compose de légendes chaldéennes et d'une multitude de lois très minu-

tieuses dont la naissance et l'application datent d'une époque bien postérieure à celle qui se trouve décrite dans la Genèse et dans l'Exode. Les livres du Pentateuque furent écrits sous les Rois. L'un d'eux, le Deutéronome, de beaucoup le plus récent, se distingue fortement des autres par un esprit plus idéaliste.

Non seulement Moïse ne peut être considéré comme l'auteur du Pentateuque, mais il est lui-même une figure bien plus légendaire [676] qu'historique, considérablement arrangée, comme celle de Bouddha, après coup.

On distingue, dans tous les livres israélites qui se donnent pour des livres d'histoire, le souci très évident de tirer une théorie de l'arrangement des faits. Ils ne furent pas écrits simplement pour garder la mémoire d'événements intéressants. Leur but est de prouver quelque chose, et, comme tous les ouvrages composés avec un parti pris, ils font généralement preuve d'une bonne foi médiocre.

Ce que les Hébreux nous ont laissé de leur histoire fut compilé par des scribes royaux, dont le but était de faire triompher l'idée théocratique et monarchique.

Ils s'efforcèrent de montrer Israël constamment et directement conduit par son dieu national, Iahvé, lequel prenait pour interprètes des Juges ou des Rois avec qui il s'entretenait d'une façon fréquente et familière. Toute désobéissance à Iahvé recevait une punition immédiate ; la piété envers lui était couronnée des plus grandes prospérités.

Lorsqu'il s'agissait d'événements trop récents ou trop connus, il était difficile à l'auteur de les dénaturer absolument. Il se contentait d'y adapter ses interprétations fantaisistes.

Pour le gros de l'histoire juive, après Saül, on peut à peu près se fier à ses écrivains. Leur mérite considérable, mais inconscient, c'est de nous avoir conservé, avec exactitude, non pas toujours les faits, mais le tableau de la société dans laquelle ces faits se sont accomplis.

Toutes les coutumes d'Israël, toutes ses croyances, nous les retrouvons aujourd'hui dans ses livres, où elles étaient consignées depuis tant de siècles, mais où l'aveuglement des scrupules religieux empêchait de les voir.

L'Europe chrétienne a, pendant longtemps, lu les historiens juifs dans l'esprit où ils voulaient être lus. Ce qu'ils ont voulu faire accroire

à leurs contemporains fut admis avec moins de peine par les Augustin, les Pascal, les Bossuet, les Chateaubriand, que par la race ignorante et obstinée qu'ils essayaient de convaincre.

Si les écrivains juifs ne furent pas des historiens véridiques, ils furent des peintres fidèles. Les tableaux indignés qu'ils tracèrent

[677]



[Fig. 396.](#) Palmyre ou Tadmor. Ruines du temple du Soleil. - Cette ville aurait été, suivant l'Ancien Testament, construite par Salomon. Toutes ses ruines actuelles datent seulement de l'époque romaine. C'est au troisième siècle de notre ère que Palmyre, placée sous le protectorat de Rome, atteignit l'apogée de sa splendeur.

[678]

de l'idolâtrie invétérée d'Israël, les descriptions naïves des mœurs pastorales, les interminables généalogies, les traits de caractère saisis sur le vif, sont des documents d'une incomparable valeur.



Littérairement, ils nous offrent de très belles pages. Les premiers chapitres de la Genèse forment un monument remarquable pour la grandeur et la simplicité. C'est bien ainsi, c'est bien avec une pareille mise en scène et dans un pareil langage qu'on peut imaginer l'ouverture du grand drame humain.

Si le fond est chaldéen, la forme est hébraïque. Il fallait la sobriété du Sémite pour peindre en quelques mots ces formidables conceptions, et leur donner, par la simplicité même des moyens, une si étonnante apparence de vraisemblance et de vie.

À côté des livres historiques ou légendaires des Hébreux, il y a le roman proprement dit, qui n'a aucune prétention à passer pour un récit véridique, qui ne s'inquiète pas des anachronismes, et n'a pour but que de captiver le lecteur et quelquefois de l'amener à une déduction morale.

Les écrivains juifs ont excellé dans ce genre : ils y ont mis une animation, un naturel, un charme de détails tout à fait particuliers.

Outre le plaisir qu'on peut éprouver à relire ces récits touchants ou tragique : Judith, Ruth, Tobie, Esther, etc., on y trouve des détails de mœurs caractéristiques. Tel est le scrupule que Judith, prête à commettre un meurtre, éprouve à manger de la viande d'animaux qui n'auraient pas été tués suivant les rites, ou la façon dont Ruth rappelle à Booz qu'il est le plus proche parent de son mari, et que, par conséquent, il doit l'épouser suivant la loi d'Israël, malgré l'immense différence de leurs positions qui rend la jeune femme si timide.

Cette histoire de Ruth est d'ailleurs un des plus délicieux contes pastoraux qui jamais aient été écrits.

Le caractère délicat, désintéressé, courageux, modeste, de l'héroïne ; la noble nature, droite et loyale de Booz ; la tristesse résignée, la dignité de Nahomi, sont rendues avec une sûreté de plume, une finesse de touche qui semblent le dernier mot de l'art. Comme cadre au récit se déroulent les plaines chargées d'épis dorés, avec la rude activité des moissonneurs et leur repos ensuite, sous le ciel étoilé, dans la magnificence des nuits de l'Orient.

[679]

Il est curieux de constater que, malgré leur caractère licencieux les Juifs produisirent une littérature légère particulièrement sentimentale

et chaste. Les récits propres à offenser la pudeur se trouvent dans leur propre histoire et non dans leurs écrits de pure imagination.

Le plus sensuel de leurs ouvrages, le Cantique des cantiques, peint l'amour le plus passionné avec des expressions plutôt poétiques que lascives. Le plaisir des sens n'est pas seul en question dans ce ravissant poème : on sent que le cœur est pris, pour employer une expression familière. La Sulamite est une amoureuse aussi tendre qu'ardente, et, même dans le feu du désir, l'expression est toujours contenue, procédant par images pour sauver le côté scabreux de certains épanchements.

Jamais l'amour contrarié n'a trouvé des accents plus émouvants que dans le Cantique des cantiques. Jamais la passion violente ne s'est voilée sous de plus délicates images.

C'est le plus joli poème d'amour que nous ait laissé toute la littérature sémitique. Les œuvres de ce genre ne manquent pas chez les Arabes, qui n'ont guère chanté que les femmes, les coursiers, les combats. Mais, pour ces derniers, les sens dominant tout. La prédilection, le choix, c'est-à-dire le sentiment, est à peu près exclu de leurs œuvres. Ils cherchent surtout à éveiller la volupté. Toute femme leur est bonne, si elle est jeune et bien faite.

Dans le Cantique des cantiques, au contraire, la Sulamite et son berger s'aiment exclusivement et souffriront tant qu'ils ne seront pas réunis. Cette idée, plus voisine du sentiment romanesque de nos jours que de l'aveugle sensualité orientale, est peut-être le trait le plus frappant de ce célèbre poème d'amour.

L'Église chrétienne a voulu voir dans ce chant d'amour éperdu une œuvre d'austère morale, peignant les délices de la communion étroite avec Dieu.

On ne saurait citer un exemple plus frappant de la subjectivité des jugements humains. Des femmes chastes et austères se sont édifiées pendant des siècles à méditer des phrases brûlantes, telles que celles-ci :

« J'ai cherché dans mon lit durant les nuits celui qu'aime mon âme : je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé.

[680]

« ... Venez, mon bien-aimé, sortons dans les champs, demeurons dans les villages.

« Levons-nous dès le matin pour aller aux vignes : voyons si la vigne a fleuri ; si les fleurs produisent des fruits ; si les pommes de grenade sont en fleur : c'est là que je vous offrirai mes mamelles. »

La littérature juive ne manque pas d'œuvres purement morales, indépendamment des grandes compositions religieuses. Certains livres, tels que les Proverbes, l'Ecclésiaste, la Sagesse, sont des recueils de maximes pratiques destinées à diriger la conduite de la vie, mais qui ont peu de chose à voir avec les dieux, quels qu'ils soient.

L'esprit général de ces maximes est un épicurisme sceptique. L'affirmation, que le plus clair de nos devoirs est de jouir de l'existence, qu'au delà, il n'y a rien, que c'est folie de sacrifier le moment présent à de vaines chimères, n'a pas été avancée plus hautement dans l'antiquité païenne par les Anacréon ou les Horace.

C'est dans ces sortes de livres qu'on peut voir à quel point les Juifs étaient dénués de toute espérance au delà de la tombe.

« Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort », dit brutalement l'Ecclésiaste.

Il n'est guère question, ni dans les Proverbes, ni dans l'Ecclésiaste, de la fameuse théorie des écrivains monarchiques qui montre la justice de Iahvé s'exerçant dès ce monde pour récompenser les justes et punir les méchants.

« Tout arrive également », dit l'Ecclésiaste, « au juste et à l'injuste, au bon et au méchant, au pur et à l'impur, à celui qui immole des victimes et à celui qui méprise les sacrifices. L'innocent est traité comme le pécheur et le parjure comme celui qui jure dans la vérité. »

De tous temps, les recueils de proverbes ont eu une grande importance dans la littérature d'un peuple, en ce qu'ils permettent plus que tout autre ouvrage de pénétrer dans la pensée intime de ce peuple.

Ceux des Israélites ne font pas exception.

Nous ne sommes plus là en présence d'un travail fait de parti pris pour répandre des vérités assez difficiles à faire admettre. Nous sommes également loin des grandes visions toutes personnelles des prophètes.

[681]



[Fig. 397](#). Kefr Birim (Galilée). Ruines supposées juives, mais appartenant réellement à la période gréco-romaine. D'après une photographie.

Dans ces proverbes, qui ne furent pas composés par un seul homme, mais qui circulaient de bouche en bouche, et dans lesquels se condensait l'expérience de longs siècles, nous surprenons la vraie pensée d'Israël.

Cette pensée était tout utilitaire et pratique. Elle est bien celle qui devint dominante chez cette race depuis l'époque de la conquête, à partir du moment où la possession, la jouissance, en satisfaisant les convoitises, les instincts secrets d'un peuple sensuel, lui apprirent la valeur de tous les biens de la terre et le rendirent circonspect, habile, intéressé, âpre au gain, assez étroit dans ses horizons et peu disposé à sacrifier le bénéfice du moment présent pour les bienfaits incertains d'une vie à venir et d'un Dieu rémunérateur.

« ... L'imprudent croit tout ce qu'on lui dit ; l'homme prudent considère tous ses pas. »

[682]

« ... Le sage craint et se détourne du mal ; l'insensé passe outre et se croit en sûreté. »

« ... Le pauvre sera odieux à ses proches mêmes ; mais les riches auront beaucoup d'amis. »

« ... Où l'on travaille beaucoup, là est l'abondance ; mais où l'on parle beaucoup, l'indigence se trouve souvent. »

« ... Allez à la fourmi, paresseux, considérez sa conduite et apprenez à devenir sage. »

« ... La main relâchée produit l'indigence ; la main des forts acquiert les richesses. »

« ... Celui qui amasse pendant la moisson est sage ; mais celui qui dort pendant l'été est un enfant de confusion. »

« ... Il y a une voie qui paraît droite à l'homme, dont la fin néanmoins conduit à la mort, car l'âme de celui qui travaille, travaille pour sa propre vie. »

Les Proverbes préconisent une certaine sagesse, qui n'est guère que la prudence mondaine, mais qui parfois semble encore assez élevée, comme dans cette phrase :

« Peu avec la justice vaut mieux que de grands biens avec l'iniquité. »

Mais l'Ecclésiaste est plus franchement sceptique :

« J'ai dit en moi-même : Si je dois mourir aussi bien que l'insensé, que me servira de m'être plus appliqué à la sagesse ? Et m'étant entretenu de ceci en mon esprit, j'ai reconnu qu'il y avait en cela même de la vanité. »

L'Ecclésiaste, par une erreur presque incompréhensible, a été confondu avec le roi Salomon. Rien n'est plus éloigné de ce que nous connaissons de la vie et du caractère de ce monarque que ne l'est ce livre amer et profond. Si l'auteur met ses paroles dans la bouche d'un roi puissant, c'est par une fiction fréquente en littérature. Il en a voulu doubler le poids. Pour se dire désabusé de tout en ce monde, il faut avoir tout connu, la fortune, le pouvoir, l'éclat du trône, la pompe des cours et l'adulation des hommes.

« J'ai été roi », dit l'Ecclésiaste, « ... je me suis accru, je me suis agrandi plus que tous mes prédécesseurs... Je me suis amassé de l'argent et de l'or, et de précieux bijoux et des provinces... Je n'ai rien refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont demandé, et je n'ai épargné aucune joie à mon cœur. »

Non seulement l'Ecclésiaste a possédé tous les biens que l'ambition la plus insatiable peut désirer, mais encore il a été doué d'une [683] vaste intelligence. Il a connu les austères voluptés que procure la science ; il a pénétré jusqu'au fond de la sagesse humaine.

« Mon cœur a vu beaucoup de sagesse et de science, dit-il ; j'ai appliqué mon cœur à connaître les erreurs et la folie. »

Le héros du livre, qui en est aussi l'auteur, est accompli. Rien ne lui manque. Tout ce qui, soit intellectuellement, soit physiquement, peut donner à l'homme ce qu'on est convenu d'appeler le bonheur, l'Ecclésiaste le possède.

Et voilà qu'au faîte du pouvoir, au sommet de la science humaine, au sein des voluptés les plus exquis, il fait un retour sur soi-même, il s'interroge.

A-t-il rempli le but pour lequel il est sur la terre ? Connaît-il seulement ce but ? Quel est le fond de toutes choses ? Est-ce la joie ? L'Ecclésiaste est-il heureux ?

« Voici », dit-il, « j'ai pensé en mon cœur sur l'état des hommes, que Dieu leur fera connaître, et ils verront qu'ils ne sont que des bêtes.

« Car l'accident qui arrive aux hommes et l'accident qui arrive aux bêtes est un même accident ; telle qu'est la mort de l'un, telle est la mort de l'autre, et ils ont tous un même souffle, et l'homme n'a point d'avantage sur la bête, car tout est vanité.

« Tout va en un même lieu ; tout a été fait de la poussière et tout retourne dans la poussière. »

Mais il n'en est pas tout à fait ainsi : l'homme n'est point complètement semblable à la bête, car celle-ci mange, boit, jouit de tous ses sens, et meurt dans une inconscience sereine. Tandis que l'être humain porte en soi le germe d'un tourment immortel et mystérieux.

Et l'Ecclésiaste qui, plus que tous a connu cette angoisse étrange, cette invincible aspiration, cette inquiétude du néant, s'écrie avec une indicible amertume :

« Où il y a abondance de science, il y a abondance de chagrin ; et celui qui s'amasse de la science, s'amasse de la douleur. »

Toute la morale de l'auteur, le seul conseil qu'il donne, c'est, s'il nous est possible, de nous rapprocher de la brute inconsciente et tranquille, de chasser à jamais de notre âme le souci de ce qui est juste, infini, éternel, de fermer nos yeux, de boucher nos [684] oreilles, d'étouffer le cri désespéré de notre cœur, et de jouir des seuls bien tangibles et palpables, ceux qui peuvent satisfaire notre chair ou flatter notre orgueil.

« Il n'y a rien de meilleur pour l'homme que de manger et de boire et de se réjouir ; c'est ce qui demeurera de son travail durant les jours de sa vie, que Dieu lui donne sous le soleil. »

... « Certainement, les vivants savent qu'ils mourront, mais les morts ne savent rien et ne gagnent plus rien ; car leur mémoire est mise en oubli. »

« Aussi leur amour, leur haine, leur envie a déjà péri, et ils n'ont plus aucune part au monde, dans tout ce qui se fait sous le soleil. »

« Va donc, mange ton pain avec joie, et bois gaiement ton vin, que tes vêtements soient blancs en tous temps, et que le parfum ne manque point sur ta tête. »

« Vis joyeusement tous les jours de ta vie avec la femme que tu as aimée..., car c'est là ta portion dans ta vie..., et dans le sépulcre où tu vas, il n'y a ni œuvre, ni discours, ni science, ni sagesse. »

Voilà les conseils que donne l'Ecclésiaste, et, dans l'accent dont il les donne, on voit qu'il envie ardemment ceux qui pourront les suivre.

Car lui, plus que tout autre, il se sent étreint par les angoisses, par les aspirations qu'il combat, qu'il écrase et qu'il raille avec une si implacable froideur. Il a l'horreur de ce néant qu'il aperçoit avec une épouvantable clairvoyance. Les joies matérielles qu'il préconise, il n'a jamais pu les goûter en paix. Elles ont été empoisonnées pour lui par l'éternel *pourquoi* qui torture depuis tant de siècles les plus nobles âmes.

« J'ai dit touchant le rire : Il est insensé ; et touchant la joie : de quoi sert-elle ?

... « Il m'arrivera comme à l'insensé. Pourquoi donc alors ai-je été plus sage ? C'est pourquoi j'ai dit en mon cœur que cela aussi est une vanité. »

« La mémoire du sage ne sera point éternelle, non plus que celle de l'insensé, parce que dans les jours à venir tout sera oublié. Et pourquoi le sage meurt-il de même que l'insensé ? »

« C'est pourquoi j'ai haï cette vie, à cause que les choses qui se sont faites sous le soleil m'ont déplu, parce que tout est vanité et tourment d'esprit. »



Les doctrines évolutionnistes qui enthousiasment les philosophes de notre époque ont été entrevues par l'Ecclésiaste, et n'ont pas conso-lé son incurable mélancolie.

Il s'est dit, lui aussi, que s'il ne recueillait pas ici-bas tout le fruit [685] de ses œuvres, il en léguait du moins l'héritage aux générations futures ; qu'il ne périrait pas tout entier, puisque sa pensée lui survi-vrait ; que, si l'individu est anéanti, l'humanité, elle, continue à vivre, à progresser, et que, dans cette œuvre grandiose, aucun effort n'est per-du, aucun ouvrier n'est trop humble.

Cette pensée n'a point suffi à compenser pour lui le déboire gigan-tesque, la duperie de l'existence.

« J'ai haï, » dit-il, « tout mon travail qui a été fait sous le soleil, parce que je le laisserai à l'homme qui sera après moi. »

« Et qui sait s'il sera sage ou insensé ? Cependant il sera maître de tout mon travail auquel je me suis occupé, et de ce que j'ai fait avec prudence sous le soleil. Cela aussi est une vanité. »

Et voici la conclusion définitive de ce livre, le plus froidement pes-simiste qui jamais ait été écrit :

« C'est pourquoi j'estime plus les morts qui sont déjà morts que les vi-vants qui sont encore en vie. »

« Même j'estime celui qui n'a pas encore été plus heureux que les uns et les autres, car il n'a point vu les méchantes actions qui se font sous le soleil. »

C'est là le dernier mot de l'Ecclésiaste, et il ne faudrait pas croire sorties de sa bouche les paroles finales qui, par une interpolation pieuse, ont été glissées comme conclusion à son livre, le démentant tout entier :

« Crains Dieu et garde ses commandements, car c'est là le tout de l'homme. »

Ce n'est pas une œuvre de résignation dévote, celle que nous venons d'analyser. Ce n'est pas non plus un cri de révolte impie. Non : la révolte, comme le reste, « est une vanité. » Ce n'est pas un blasphème. C'est pire que tout cela. Car dans la souffrance indignée, dans le blasphème, il y a la passion, la vie, et comme une espérance secrète, puisqu'on croit adresser ses paroles de colère à quelque être qui les entend.

Le livre de l'Ecclésiaste est une des plus amères négations que des lèvres mortelles aient jamais proférées. C'est l'hymne de désespérance des damnés. Il pourrait servir d'építaphe à la race humaine, [686] quand la terre dépeuplée aura enseveli sous son linceul de glace le dernier de ses habitants.

Ce qui, jusqu'à nos jours, a voilé le froid réalisme, le pessimisme sombre, de ce livre immortel, c'est le sentiment pieux qui, depuis deux mille ans, travaille à défigurer la Bible. Lorsque, débarrassé de préjugés séculaires, on écoute l'Ecclésiaste, le cœur se serre d'une indicible angoisse. Quelle philosophie, quelle espérance résisterait à cette effroyable analyse ?

Ce qui soutient l'humanité au-dessus, du néant, d'après le sombre écrivain, ce n'est pas la joie de vivre, c'est la curiosité :

« Tous les fleuves vont à la mer, et la mer n'en est point remplie... l'œil n'est jamais rassasié de voir ni l'oreille lasse d'ouïr. »

Et comme il n'est pas possible que ce sentiment même ne soit pas, lui aussi, creux, vide et sans fruit, l'Ecclésiaste ajoute :

« Ce qui a été, c'est ce qui sera ; ce qui a été fait, c'est ce qui se fera, et il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »

« Y a-t-il quelque chose dont on puisse dire : Regarde, cela est nouveau ? Il a déjà été dans les siècles qui ont été avant nous. »

Auprès de l'Ecclésiaste, le sombre livre de Job paraît presque doux et consolant.

Et cependant, l'affreuse détresse morale peinte dans toute la première partie de ce second ouvrage ne rencontre comme remède qu'une

confiance aveugle en Dieu. Renoncer à chercher, renoncer à comprendre, se soumettre sans âpre curiosité, sans murmure, aux mystérieuses lois qui dirigent nos destinées, telle est d'après l'auteur la seule chance d'apaisement que nous puissions jamais obtenir.

Avec quel sang-froid, avec quelle obstination, avec quelle habileté, quelle clairvoyance profonde, ces grands pessimistes juifs ont sondé nos éternelles blessures !

Depuis plus de deux mille ans qu'ils ont parlé, la science n'a encore rien trouvé de bien précis à leur répondre ?

L'illusion pieuse de Job, et l'illusion sensuelle de l'Ecclésiaste, se sont partagé les hommes pour les bercer, sinon pour les guérir. L'on n'a découvert rien de mieux pour entraîner l'humanité vers un avenir qui n'est peut-être pas fait pour elle.

[687]

Le monde reste divisé encore entre les jouisseurs et les idéalistes, entre les disciples de l'Ecclésiaste et les disciples de Job.

En ce siècle quelques penseurs, fatigués de l'un et de l'autre chemin, ont recommencé à se poser les questions que débattirent si hardiment les deux écrivains hébreux.

Mais qu'est notre mélancolie auprès de la leur ? Quel est le pessimiste moderne qui ait osé affirmer comme eux, sans détours, sans phrases, le néant des choses humaines ? Où est celui qui a fermé aussi résolument à l'homme les portes de l'espérance ?

De tels livres ne sont pas bons à lire. N'était le sentiment religieux qui les adoucit, et n'était l'admirable poésie qui les enveloppe, il faudrait les enfermer dans quelque caveau profond, accumuler sur eux les assises de quelque immense pyramide, pour empêcher leur voix amère de se faire entendre et de paralyser le cœur défaillant de la vieille humanité.

Ce merveilleux et douloureux livre de Job est d'ailleurs, au point de vue purement littéraire, un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Il a l'allure d'un drame d'Eschyle ; mais le poète grec lui-même ne s'est jamais soutenu si longtemps dans les régions du sublime. Aucune œuvre, si élevée qu'elle soit, ne peut présenter une plus complète unité.

Il y a cinq personnages dans le drame : Job, ses trois amis et Dieu.

Nous ne parlons pas d'Elihu, dont tout le discours est une interpolation, introduite évidemment plus tard pour adoucir le caractère tragique du livre, avec lequel, du reste, il tranche absolument.

Job, c'est l'homme, l'homme qui souffre et qui demande pourquoi. Les trois amis ce sont les représentants de la fameuse doctrine israélite qui prétend que Iahvé récompense les bons et punit les méchants, et que toute douleur suppose une faute antérieure.

Job n'a pas de peine à mettre cette doctrine à néant. Dans son indignation, il va même jusqu'à l'excès contraire et affirme que les méchants seuls prospèrent ici-bas.

« Pourquoi donc les impies vivent-ils si heureusement ? » s'écrie-t-il.  
« Pourquoi sont-ils si élevés et si remplis de richesse ? »

[688]

« Ils voient leur race fleurir et se conserver devant leurs yeux ; ils sont environnés d'une grande troupe de leurs proches et de leurs petits-enfants. »

« Leurs maisons jouissent d'une paix profonde, et la verge de Dieu ne les touche point. »

Lorsque le dialogue entre Job et ses amis s'est prolongé suffisamment, Dieu apparaît, et déclare, dans un langage d'une remarquable poésie, que l'homme est trop ignorant, trop chétif pour l'interroger, et ne doit point chercher à pénétrer le mystère de ses voies.

La conclusion, sans doute, n'en est pas une, mais elle est la seule à laquelle un esprit religieux puisse parvenir. La science suprême de la vie et de la mort est cachée pour nous, et nous pouvons toujours dire d'elle avec Job :

« Où trouvera-t-on la sagesse et quel est le lieu de l'intelligence ? »

« L'abîme dit : Elle n'est point en moi ; et la mer : Elle n'est point avec moi.

« Elle est cachée aux yeux de ceux qui vivent ; elle est inconnue aux oiseaux même du ciel. »

« La perdition et la mort ont dit : Nous en avons ouï parler. »

La conception du livre de Job n'est égalée, dans sa grandeur, que par la beauté de la forme. Le langage est à la hauteur du sujet.

Il est impossible de détacher des passages de ce livre, qu'il faudrait citer tout entier.

Lorsque l'Éternel parle et décrit les merveilles de la nature qu'il a créée, on croit entendre en effet comme l'écho d'une voix divine.

L'immensité de l'univers, la splendeur des cieux étoilés, la majesté de l'Océan, la diversité infinie des plantes et des animaux, la beauté, la vigueur du cheval, la force et la fierté de l'aigle, sont rendues dans des descriptions aussi exactes que magnifiques.

Et il y a une grandeur dont l'effet est saisissant dans cette question que Dieu répète à l'homme chétif qui l'interroge :

Aurais-tu fait ces choses, et sais-tu seulement comment elles se sont faites ?

« ... Où étais-tu quand je jetais les fondements de la terre, et que les astres au matin me louaient tous ensemble ? »

« ... Les portes de la mort te sont-elles ouvertes ? Les as-tu vues, ces portes noires et ténébreuses ? »

[689]



[Fig. 398.](#) Cascade dans le Liban. Les sommets du Liban fort dénudés aujourd'hui étaient couverts jadis de cèdres. C'est du Liban que Solomon fit venir les arbres employés dans la construction du temple de Jérusalem.

[690]

« ... Peux-tu commander aux tonnerres et partiront-ils à l'instant ? et en revenant ensuite te diront-ils : Nous voici. »

« Peux-tu joindre ensemble les étoiles brillantes des pléiades et détourner l'ourse de son cours ? »

« ... As-tu donné la force au cheval ?... Est-ce par ta sagesse que l'épervier se couvre de plumes, étendant ses ailes vers le Midi ? »

La poésie lyrique des Hébreux, qui nous a laissé les Psaumes et tous les livres des grands et des petits prophètes, sans compter beaucoup de morceaux semés dans toutes les parties de l'Ancien Testament, est trop riche en œuvres pour que nous puissions l'apprécier autrement que dans ses caractères les plus généraux.

Elle est abondante, élevée, souvent sublime, fertile en images, d'une éloquence passionnée.

Les sujets religieux ne furent pas sa seule source d'inspiration. Elle célébra le vin, les femmes, la guerre, mais ce sont surtout les hymnes pieux qui ont été recueillis et qui nous sont restés.

Un des plus anciens monuments de la poésie hébraïque est le beau chant de guerre de Débora qui se trouve au livre des Juges.

Quant aux Psaumes, ils appartiennent à des époques très diverses. David, à qui on les a longtemps attribués, fut sans nul doute un poète remarquable et fécond, mais il est impossible de savoir quels sont, parmi les chants hébreux, ceux dont il fut l'auteur. Le seul qui lui appartienne authentiquement est l'hymne funèbre qu'il composa après la mort de Saül et de Jonathan.

La poésie lyrique d'Israël est d'une grande magnificence. Elle dépasse beaucoup, dans son expression comme dans son inspiration générale, les compositions martiales ou galantes des autres Sémites et même des Arabes.

Elle n'est pas formée par des vers proprement dits, mais elle possède une cadence particulière résultant de ce qu'on a nommé le parallélisme des *membres*.

Chaque strophe, dans la poésie hébraïque, est divisée en deux membres de phrase, qui contiennent la même pensée exprimée par des mots presque semblables, de sorte qu'on croirait entendre dans le second comme l'écho du premier. Cet écho produit un effet très frappant, à la fois sur l'oreille et dans la pensée.

En voici un exemple. C'est un fragment de l'admirable psaume CII :

[691]

« Iahvé est miséricordieux et plein de tendresse - il est patient et tout rempli de miséricorde. »

« Il ne sera pas toujours en colère - il n'usera pas éternellement de menaces. »

« Il ne nous a pas traités selon nos péchés - il ne nous a pas punis selon la grandeur de nos iniquités. »

« Car autant le ciel est élevé au-dessus de la terre - autant a-t-il affermi sa miséricorde sur ceux qui le craignent. »

Ce parallélisme des membres, tout à fait particulier et très caractéristique chez les poètes hébreux, ne se retrouve pas chez les Arabes ou autres Sémites du Sud. On l'a rencontré, au contraire, dans quelques œuvres accadiennes de la plus haute antiquité. Il nous fournit donc une nouvelle preuve du séjour des Sémites du Nord dans la Mésopotamie, et nous montre un emprunt de plus fait par les Juifs à la Chaldée.

Le splendide épanouissement de la littérature hébraïque ne fut donc pas absolument spontané. Par sa forme, comme par ses conceptions religieuses, cette littérature se rattache à un très ancien foyer de culture oriental.

Le génie sémitique livré à lui-même n'aurait pas atteint à de telles hauteurs. L'âme du Sémite ressemble à son corps sec et nerveux : elle est nette, agile, ingénieuse, mais peu profonde et assez pauvre d'imagination.



Les choses entrevues jadis, les paroles écoutées dans des âges lointains sur les bords de l'Euphrate, hantèrent Israël à travers toute son histoire.

C'est en Chaldée qu'il avait puisé cette soif de connaître le commencement et la fin de tout, cette dévorante curiosité qui torturait les vieux mages.

S'il était resté sous sa tente, dans les plaines monotones de l'Arabie, il n'aurait point trouvé des accents pour ébranler, convaincre, enthousiasmer le monde.

Les prophètes juifs furent injustes envers Babylone.

Isaïe, lui annonçant sa destruction prochaine, s'écrie :

« Tous ces malheurs t'accableront à cause de la multitude de tes enchantements et de l'extrême dureté de tes enchanteurs. »

« Tu t'es tenue assurée dans ta malice. C'est ta science et ta sagesse même qui t'ont séduite. Tu as dit en ton cœur. Je suis souveraine, et il n'y en a point d'autre que moi. »

[692]

« Viens avec tes enchanteurs et avec tous tes secrets de magie, auxquels tu t'es appliquée avec tant de travail dès ta jeunesse... »

« Que tes augures qui étudient le ciel, qui contemplent les astres, et qui comptent les mois pour en tirer les prédictions qu'ils veulent te donner de l'avenir, viennent maintenant, et qu'ils te sauvent. »

Cette raillerie semble dure dans la bouche d'un de ces grands poètes juifs, qui devaient tant à la Chaldée.

Les plus sublimes éclosions du génie humain ressemblent aux fleurs des arbres qui tirent toute leur beauté, toute leur fraîcheur, tout leur éclat, des noires racines lointaines, enfouies dans le sol ténébreux. L'arbre met de longues années à se développer ; la fleur éclot en un jour. Elle aurait tort, la fière corolle, si elle méprisait le rameau rugueux qui la porte et sans lequel elle ne serait pas née.

Et nous qui, devant les effets les plus merveilleux, nous sommes donné pour tâche de remonter aux humbles causes, nous apercevons deux choses derrière la magnificence des poèmes hébreux :

Nous apercevons d'abord la tente, au désert, si petite en face des monotones horizons infinis ; puis nous voyons encore, sur le sommet des grands temples de la Chaldée, le mage pensif essayant d'arracher au ciel muet le secret de nos destinées.

C'est le souvenir de l'humble tente et du temple altier qui, en inspirant le poète juif, ont grossi la somme des rêves dont s'est enchantée l'humanité.

**À suivre**

**Voir le LIVRE SIXIÈME :  
LES PERSES ET LES MÈDES**